

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Trésor des joyeuses inventions du parangon de poésies](#)[Collection](#)[1554 - Trésor des joyeuses inventions du parangon de poésies -](#)[Étienne Groulleau](#)[Item](#)[1554 - Étienne Groulleau - Trésor des joyeuses inventions du parangon de poésies - Harvard University](#)

1554 - Étienne Groulleau - Trésor des joyeuses inventions du parangon de poésies - Harvard University

Auteurs : Recueil collectif

Description matérielle de l'exemplaire

Format 16°

Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

134 Fichier(s)

Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen_1022

Titre long LE THESOR [sic] // DES IOYEVSES INVEN- // TIONS DV PARAGON DE // poësie, composé par plusieurs & excellens // poëtes de ce regne. // REDIGE ET AVGMENTE // de nouueau de plusieurs Dixains, // Huictains, Quatrains, & // Trioletz. // A PARIS. // Par Estienne Groulleau, demeurant en la // rue Neuue nostre Dame à l'enseigne // saint Iean Baptiste. // 1554.

Imprimeur(s)-libraire(s) Groulleau, Étienne

Date 1554

Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et cote Cambridge (US-MA), Houghton Library, Harvard University, GEN FC5.A100.554t

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation [Harvard Library](#)

Sources de la numérisation [Houghton Library, Harvard University](#)

Type de numérisation Numérisation totale

Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesSeule la page de titre possède une annotation manuscrite.

Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : Houghton Library, Harvard University
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Recueil collectif, 1554 - Étienne Groulleau - Trésor des joyeuses inventions du parangon de poésies - Harvard University, 1554

Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 16/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1022>

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 19/10/2016 Dernière modification le 23/08/2024

LE THESOR
DES JOYEUSES INVEN-
TIONS DU PARAGON DE
poësie, composé par plusieurs & excellens
poëtes de ce regne.

REDIGÉ ET AVGMENTE
de nouveau de plusieurs Dixains,
Huitains, Quatrains, &
Trioletz.

L' a u e d e d e f e r e a

A PARIS.

Par Estienne Groulleau, demeurant en la
rue Neuue nostre Dame à l'enseigne
saint Jean Baptiste.

1554.

Le Thesor

Dixain.

VN Clericé du Monstier dvn village,
Par les maisons portant le pain benit:
Entrant en vng, auient qu'en son passage
Trouue vn enfant, lequel ne faisoit bruit:
Lors cest enfant le print & le menit,
En luy disant: entrez on a disué,
Mais en entrant (de voir) fut estonné,
Le sien curé monté sur la maistresse:
Auquel y dit: que fais-tu? ò danné
Veu qu'au iourd'hay tu as dit la grand messe.

Reponce.

ET pense tu (respondit le Curé)
Que pour le faire, en soit dñé vn prestre
Nenny pour vray, sois en bien asseuré.
Lors dit le Clerc, ie ne le peux donc estre,
Car comme vous ie vois faire, mon Maistre:
Puis s'apresta mais à l'heure maudite
Vint le mary qui tresfort les effrite,
Leur demandant qui la les amenist:
Le Curé dit, pour donner l'eau beniste
Et le Clerc dit, & moy le pain benist.

LE PARAGON DE *poësie contenant plusieurs compositions nouuelles.*

*Epigramme à maistre Françoys Ra-
belais: par Clement Marot.*



'On nous laissoit noz iours en
paix vser,
Du temps present à plaisir di-
sposer,
Et librement viure commz il
fault viure
Palais & cours ne nous fauldroit plus suyure,
Plaids, ne proces, ne les riches maisons
Avec leur gloirz & enfumez blasons:
Mais sous bellz ombrz en châbrz & galeries
Nous proumenans, liures, & railleries
Dames, & bains, seroient les passetemps
Lieux & labeurs de noz espritz contens.
Las maintenant à nous point ne viuons
Et le bon temps perir pour nous fçauons
Et s'en voller, sans remedes quelconques,
Puys qu'on le fçait, que ne vid lon bien donc-
ques.

A ii D u c u -

Le Thesor
Du Curé. Imitation.

Au curé, ainsi comme il dit,
Plaisent toutes belles femelles,
Et ont envers luy grand credit
Tant Bourgeoyses, que Dañoyselles,
Sy luy plaisent les femmes belles
Autant qu'il dit, ie n'en fçay rien:
Mais vne chose fçay ie bien,
Qu'il ne plaist à pas vne d'elles.

A Estienne Dolet.

Tant que voudras ietter feu & fumée
Mesdy de moy à tort & à trauers:
Si n'auras tu iamais la renommée
Que de long temps, tu cherches par mes vers:
Et nonobstant tes gros tomes diuers
Sans bruit morras, celà est arresté:
Car quel besoing est il, homme peruers
Que lon te fçache auoir iamais esté.

Au Roy Françoy pour estrenes.

C. M.

Ce nouuel an, François, ou gracie abonde
Ma fait present de pleine liberté:
Il m'a ouvert, pour estrene, le monde
Dont l'occident deux ans clos m'a esté:
Et pourtant i'ay destrener protesté

Le

Des ioyeuses inuentions.

Messire Ian confesseur de fillettes,
Confessoit Ianne assez bellz & iolye,
Qui, pour auoir de belles oreillettes,
Auec vn moynz auoit fait la folie.
Entrz autres poinct messire Ian n'oublye,
A remonstrer cest horrible forfait:
Las disoit il, m'amye, qu'as tu fait?
Regarde bien le poinct ou ie me fonde,
Cest homme alors qu'il fut Moyne parfait
Perdit la veue & mourut quant au monde.
N'as tu point peur que la terre ne fonde
D'auoir couché avec vn homme mort.
De cuer contrit Ianne ses leüres mord:
Mortz ce dist ellz, enda ie n'en croy rien.
Ie l'ay veu vif depuis ne sçay combien,
Mesmes alors qu'il eut à moy affaire
Il me bransloit & baisoit aussi bien
En homme vif comme vous pourriez faire.

D'vn Cordelier.

Vn Cordelier d'vnz assez bonne mise
Auoit gaigné à ie ne sçay quel ieu
Chausses, pourpoint & la belle chemise,
En c'est estat son hostesse l'a veu.
Qui luy a dit, vous rompez vostre vœu.
Non, non, respond, ce gracieux records,
Ie l'ay

Le Theso r

Tel'ay gaigné au trauail de mon corps.
Chausses, chemis \mathcal{E} & pourpoint pourfilé.
Puis dist (tirant son grand tribart dehors)
Ce beau fuzeau à tout fait & filé,

D' vn amoureux & des amy \mathcal{E}



L'Autre iour vn amant disoit
A sa maistress \mathcal{E} en basse voix
Que chacun coup qu'il luy faisoit
Luy coustoit deux escuz ou troys:
Elle y contredist : toutesfoys
Ne pouuant le cas denier.
Luy dist faites le tant de foyz
Qu'il ne vous couste qu' vn denier.

A vne dame de piemont, qui refusa six
escuz

Des ioyeuses inuentions.

*escuz de Marot pour coucher avec elle
& en vouloit auoir dix.*

Ma dame, ie vous remercie
De m'auoir esté si rebourse
Pensez vous que ie m'en soucye,
Ne que tant soit peu m'en courrousse?
Nanny, non. Et pourquoy? & pource
Que six escuz sauuez m'auez
Qui sont aussi bien en ma bourse,
Que dans le trou que vous fçauez.

De Nanny.

Nanny desplaist & cause grand soucy
Quand il est dit à l'amy rudement
Mais quand il est de deux yeux adoucy
Pareilz à ceux qui causent mon tourment
S'il ne raportz entier contentement,
Si monstrz il bien que la langue pressée
Ne respons pas le plus communement
A ce qu'on dit avecques la pensée

D'un Ouy.

Vn ouy mal accompagné,
Ma triste langue profera,

Quand

Le Thesor

Quand mon cuer du corps eslongné
Du tout à vous se retira.
Lors à ma langne demeura
Ce seul mot comme triste, ouy
Mais si mon cuer plus resiouy
Auoit sus vous ce poinct gaigné
Croyez que dirois que vn ouy,
Qui seroit mieux accompagné.

Les souhaitz d'un Amoureux.

Pour tous souhaitz ne desirz en ce monde
Fors que santé, & touriours milz escuz
Si les auois, ie veux que lon me tonde,
Si vistes oncq' tant faire de cocuz
Et à ces culz frapez tost à ces culz,
Donnezdedans qu'il semble que tout fonde:
Mais en suyuant la compagnie à Bachus
Ne noyez pas, car la mer est profonde.

De Robin & Catin.

Vn iour d'yuer Robin tout esperdu
Vint à Catin presenter sa requeste
Pour desgeler son chose morfondu,
Qui ne pouuoit quasi leuer la teste.
Incontinent Catin fut toute preste,

Robin

Des ioyeuses inuentions,

Le mond^s ouuert & mon Roy valeureux.
Ie donne au Roy ce monde plantureux,
Ie donne au mond^s vn tel Prince deslite.
A fin que l'vn viu^s en paix bien heureux
Et que l'autr^s ayt l'estrene qu'il merite.

*Au Roy encors, pour estre remis
en son estat.*



SI le Roy seul sans aucun y commettre
Met tout l'estat de sa mison à poinct:
Le cuer me dit, que luy (qui m'y fit mettre)
My remettra & ne m'ostra point,
Crainte d'oubli pourtant au cuer me poinct
Combien qu'il ayt la memoire excellente,
Et n'ay pas tort car si ie perds ce poinct
A Dieu commande le plus beau de ma rente:
Or doncques soit sa maiesté contente

A iii De m'y

Le Tesor

De m'y laisser en mon premier arroy
Soit de sa chamb're, sa log'z, ou sa tente,
C'e m'est tout vn, mais que ie sois au Roy.

C. Marot à L. D. D. F. L. Luy estant
en Italie. Sonnet.



M E souuenant de tes graces diuines,
Suis en douleur, princess', en tō absēce,
Et si languis quand suis en ta presence.
Voyant ce Lys au mylieu des espines.
O la douceur des douceurs feminines
O cuer sans fiel o race d'excellence
O dur mary remply de violence
Qui s'endurcit par les choses benignes
Si seras tu de la main soustenuë
De l'Eternel, comme chere tenuë
Et les nuy sans auront honte & reproche.

Courage

Des ioyeuses inuentionz.

Courage doncq' en l'aer ie voy la nuë,
Qui ça & là s'escartz & diminuë
Pour faire place au beau temps qui aproche.

De frere Thibaud.

Frere Thibaud, pour souper en quaresme,
Fait tous les iours sa Lamproye rostir,
Et puis, avec vne couleur fort blesme,
En plaine chaire il nous vient auertir
Qu'il n'ieusne bien, pour sa chair amortir,
Tout le quaresme en grand' deuotion
Et qu'autre chosz il n'a, sans point mentir
Qu'une rostiz à sa consolacion.

De l'an 1544.



L'E cours du ciel, qui domine icy bas
semble vouloir par estime commune
A iiiii C'est

Le Thesor

Cest an present demonstrer maints debatz
Faisant changer la couleur de la Lune,
Et du Soleil la vertu cler& brune.
Il semblz aussi par monstres orgueilleux
Signifier c est an fort perilleux
Mais il deuoit faisants tousiours de mesme,
Et rendant l'an encor' plus merueilleux,
Nous enuoyer eclipse de quaresme.

D'un vſurier.

Vn vſurier à la teste pelée
D'un petit blanc acheta vn cordeau
Pour s'estangler, si par froide gelée
Le beau bourgeon de la vigne nouueau
N'estoit gaste. Apres rauine d'eau
Selon son vucil la gelée suruint,
Dont fut ioyeux : mais commq; il s'en reuint
En sa maison se trouua esperdu
Voyant l'argent de son licol perdu
Sans profiter : sçavez vous bien qui'l fit?
Ayant regret de son blanc, s'est pendu
Pour mettre myeux son licol à profit.

D'un Aduocat ionant contre sa femme

& de son clerc.

Vn aduocat iouoit contre sa femme
Pour vn beiser, que nommer n'oserois:
Le ieu dist tant & si bien à la Dame

Que

Des ioyeuses inuentions.

Que dessus luy gaigna des baisers troys
Or ça dist elle (amy) à ceste foys
Touons le tout pendant qu'estes assis.
Quoys respondit il, le tout ce seroient six,
Qui forniroit à vn si gros payment?
Alors son clerc de bon entendement
Luy dist, ayant de sa perte pitié,
Ayez bon cuer mon sieur, certainement
Ie suis content d'en estre de moytié.

Du lieutenant de B.



VN lieutenant vuidoit plus voluntiers
Flacons de vin, tasses, verres, bouteilles
Qu'il ne voyoit proces, facz, ou papiers
De contreditz ou cautelles pareilles
Et ie luy diz: Teste digne d'oreilles

De

Le Thesor

De Pampre verd, pourquoy as fantasie
Plus à t'emplir de vin & maluoy sie?
Qu'en bien iugeant aquerir los & gloires?
D'espices (dist la face cramoy sie)
Friant je suis, qui me causent le boyre.

D'*vñ moyne* & d'*vne vieille*.



LE Moyne vñ iour iouant sus la riuiere
Trouua la vieille en lauant ses drapeaux,
Qui luy monstra de sa cuiss^e heronniere
Vn feu ardant ou ioignoient les deux peaux,
Le Moyne eut cuer leue ses oripeaux
Il prend son chos^e & puis s'aprochant d'elle:
Vieille, dist il, allumez ma chandelle.
La vieille lors, luy voulant donner bon
Tourne son cul & respond par cautelle,
Aprochez

Des ioycuses inuentions.

Aprochez vous & souflez au charbon.

D'*vn orgueilleux emprisonné, pris du latin.*

T'esbahis tu dont point son ne sopire,
Et qu'on rit tant? qui se tiendroit de rire
De voir par force à présent estre doux
L'amy de nul & l'ennem y de tous.

D'*Annette & Marguerite.*



C Es iours passez ie fu chez la Normande
Ou ie trouuay Annett & Marguerite,
Annett est grasse en bon poit, bell & grâde
L'autr est plus ieung & beaucoup pl^e petite
Annett assez m embrass & sollicite:
Mais Marguerite eut de moy son plaisir

La grande

Le Thesor

La grandz en fut(ce croy- ie) bien despite
Mais de deux maux le moindz on doit
choisir.

A vne vieille.

Veux tu vieille ridez entendre
Pourquoy ie ne te puis aymer?
Amour l'enfant mol, ieunz & tendre
Tousiours le vicil sang trouuz amer,
Le vin nouueau fait animier
Plus l'esprit que vieille bɔysson,
Et puis lon n'oit bien estimer
Que ieune chair & vieux poisson.

Du tetin de Cataut.

Celuy qui dit bon ton tetin
N'est mensonger, mais véritable
Car ie t'asseure ma Catin,
Qu'il m'est tresbon & agreable
Il est tel & si profitable
Que si du nez hurtoit quelqu'vn
Contre iceluy (sans nulle fable)
Il ne se feroit mal aucun.

De messire Ian confessant Ianne la simple.

Messire

Des ioyeuses inuentions.

Robin aussi prend couragz & s'acroche,
On se remugz, on se iouz, on se hoche:
Puys quand se vint au naturel deuoir,
Ha, dist Catin, le grand desgel s'aproche,
Voyre, dist il: car il s'en va pleuuoir.

A Anne.

L'heur ou malheur de vostre cognoissance
Est si douteux en mon entendement,
Que ie ne sçay s'il est en la puissance
De mon esprit en faire iugement:
Car, si c'est heur, ie sçay certainement
Qu'vn bié est mal quâd il n'est point durable
Si c'est malheur, ce m'est contentement
De l'endurer pour chose si louable.

D'vne qui alla voir les beaux peres.

Vne Catin sans fraper à la porte
Des Cordeliers iusqu'en la court entra
Long temps apres on attand qu'elle sorte
Mais au sortir on ne l'a rencontra
Or au portier cecy on remonstra,
Léquel iuroit iamais ne l'auoir veuë;
Sans argner le pro, ne le contra,
A vostre auis qu'est elle deuenue?

B

D'vne

Le Thesor
D'vn escolier & d'vne fillete.



Comm^z vn escolier se iouer
Avec vne belle pucelle,
Pour luy plaire, bien fort louet
Sa grace & beauté naturelle,
Les tetons mignars de la belle,
Et son petit cas, qui tant vault.
Ha monsieur, adoncq' ce dist elle,
Dieu y mette ce qu'il y fault.

De sa maistresse.

Quand ie voy ma maistresse
Le cler Soleil me luyt
S'alleurs mon œil s'adresse
Ce m'est obscure nuit
Et croy

Des ioyeuses inuentions;

Et croy que sans chandelle
A son lit, à mynuit,
Je verois avec elle.

Quatre epigrammes du mesme autheur
faiz pour les Perrons de la forest de
Chasteleraud, au tournoy & triomphe
de la reception du duc de Cleves.

Pour le Perron de monsieur de
Vendosme.

I.

Tous cheualiers de quest & auenturcuse,
Qui de venir au seiour vous hastez,
Ou loyauté tient sa court plantureuse,
Et y depart ses guerdons souhaitez
Ne passez oultrz & si vous arrestez,
Louster vous fault, & mostrer la vaillance
Qui est en vous, & d'espée & de lance,
Ou franchement que vous me consentez,
Que cellz à qui i'ay voué mon seruice
Non seulement n'a macule ne vice,
Ne rien en ellz, ou tout honneur n'abonde,
Mais est la plus parfaite de ce monde.

Pour le Perron de monsieur d'Anguier,
dont la superscription estoit telle.

B ii. Pour .

Le Thesor

Pour le Perron d'un cheualier qui ne se
nomme point.

I I.

Le Cheualie sans peur & sans reproche.
Se tient icy, qu'aucun ne s'en aproche,
S'il n'est en poinct de iouter à outrance
Pour soutenir la plus belle de France
Qui de passer aura cuer ou enuie
Conte de mort peu facz & moins de vie

Pour le Perron de monsieur de
Nevers. I I I.

Vous cheualiers errans, qui desirez hōneur
Voyez le mien Perron ou maintien loyauté
De tous parfaitz amās, & soutient le bon heur
De cellz qui conseruē en vertu sa beauté
Parquoy ie veux blasmer de grād' desloyauté
Celuy qui ne voudra donner ceste assurance
Qu'au demourāt du mond'on peult trouuer
bonté
Qu'on deust autāt priser que samoindre siéce

Pour le Perron de monsieur d'Aumale,
qui estoit semé des lettres. L. & F.

C'est pour la souuenance d'yne
Que

Des ioyeuses inuentions.

Que ie porte ceste deuise,
Disant que nullz est souz la Lune
Ou tant de valeur soit comprise
Abon droit telle ie la prise,
Et de tous doit estre estimée
Qu'il n'en est point, tant soit exquise,
Qui soit si digne d'estre aymée.

Si quelqu'vn d'audacie importune
Le contraire me veult debatre
Fault qu'il essaye la fortune
Auecques moy de se combatre.

Du petit Pierre & de son proces en
matiere de mariage.



Le petit Pierr'eut du iug'e option,
D'estre conioint avec sa Damoiselle,
B iii Ou de

Le Thesor

Ou de souffrir la condamnation
D'excommuni& censur& eternelle:
Mais n'ieux ay ma sans dire i'en apelle,
Excommuni& censure escrire,
Que d'espouser vne telle femelle
Pire trop plus qu'on ne pourroit escrire.

A Anthoine.

Si tu es pauure, Anthoine, tu es bien
En grand danger d'estre pauure sans cesse:
Car auourd'huy on ne donne plus rien,
Sinon à ceux qui ont force richesse.

Du loquet de la porte des amy'e.

Na pas long temps fut fait vne dispute:
Sur instrum&ts & fai&t de la musique
Les vns louoyent les haux bois & la flute
D'autres le Luth, comme chos& angelique.
Lors vn d'entr& eux le moins melencolique,
Leur dist : mesicuts voullez vous que ie die,
Quel instrument à plus de melodie?
C'est à mon gré, le loquet d'vne porte:
Car quand il fault que la mignonne sorte
De bon matin ferme l'huis doucement,
L'oyant sortir le mignon se conforte,
Est il au monde vn plus doux instrument?

A vne

Des ioyeuses inuentions.

A vne vielle dorée.

L. D.

Pourtant, s'ainsi bien reparée
En hardes chacun te regarde
Comme vng Helen ou Citherée
D'afiquetz peints à la Lombarde:
Le fin feu saint Antoine marde
Si ton corps ainsi décoré
Ne me sembla que avec telle barde
La vieille mull au frein doré,

A vne Dame moins pudique
que belle, par L. T.



Flat au dos de ma requeste
Ayme haye ce m'est tout yn

B iiiii

Mais

Le Thesor

Mais que ie sois de douzel lvn
Et que ie monste sur la beste,
Au moins i'auray part en la queste,
Au demourant acueil comun,
Cuyder seul estré ou va chacun,
Ce n'est que rompement de teste.

De ionyrr de s'amye.

I'ay trop pensé pour bien le sçauoir dire,
I'ay trop voulu pour bien le demander:
Il vaudra mieux à la fin luy rescire
Puys qu'e la main ie le puis commander,
Mais toutesfois par diré ou par monder,
On perd souuent l'aquise priuauté
Le mieux sera prandre à part sa beauté
Et sans vser de plume n'y de langue
Faire si bien maugre sa crauté
Que par effet entende ma harengue.

D'vn qui vouloit estre presbtre.

Quelqu'vn desirant estre Presbtre
A l'Euesques se presenta,
Qui luy dist, se tu veux estre
Dy moy: quod sont sacramenta?
Cemot bien fort l'epouuenta,

Tres

Des ioyeuses inuentions.

Tres, dist il, & l'Euesques, quas
Est spes, fides & charitas.

Vrayement tu as bien respondu,
Greffier, qu'on despeche son cas
Dignz est d'estre presbtre tondu.

De frere Colin par

M. G.

Frere Colin confesseur de Nonnettes
Fin crocheteur de leur pechez conuerts
Confessa tant l'vne des plus ieunettes
Qu'a son plaisir la fit mettrz à l'enuers,
Leurs petitz ieux si furent descouuers
Tant qu'a l'Abessz on conta tout le fait
Qui luy à dit : Meschant, vilain infect
As tu osé luy fairz vn tel outrage?
Que pleust à Dieu que tu me l'eusses fait
Et qu'elle n'eust perdu son pucelage.

Imitation d'un Embleme d'Alciat

par L. T.

Vn iour Amour, par grand aveuglement,
Pour son arc print l'arc cruel d'Atropos,
Et Atropos l'arc d'Amour, tellement
Qu'Amour voulant tirer à tous propos

On

Le Thesor

On voyoit mettr \acute{e} à mort les plus dispos,
Et mort voulant du mortel arc ferir,
Ces vieux resueurs faisoit d'amour perir
Tant qu'on les voit chassieux & pleins d'as
Iusqu'au iourd'huy en lieu de ce mourir
Faire l'Amour, la Mort entre les dents.

A vnelayderon. par. S. R.

Quand ie ne le te veux point faire,
Tu me dis que ie suis chastré,
Ha vieille que diable ay ie affaire
De m'estr \acute{e} homin \acute{e} enuers toy monstré?
Mais si i'en auois rencontré
Vne plus icung \acute{e} , & de tous poinctz
Plus mignonng \acute{e} & paillarde moins,
Ie veux que chastré lon me nomme
Si avecque deux bons tesmoins
Ne luy prouuois que ie suis homme.

D'vne grosse garce qui feignoit être
grosse d'enfant par S. R.

Alix qui son ventre portoit
Enflé de neuf moys, & sept iours,
Et mal à lamaris sentoit
Fait apeller à son secours

La sage

Des ioyeuses inuentions,
La sage femme, & forces tours
De langes, & drapeaux a prestre
Comme femme d'acoucher prestre,
Quand la sage femme aprocha
Leuant vne cuisse despite
Son fessier largz elle lascha,
En criant sainte Marguerite.
De quattro gros perz acoucha.

Du deuis des Dames
par L. H.

Trois femmes vn iour disputoient,
Commz en lamoureux entretien
Les meilleurs instruments estoient,
Lvnz assez prise le moyen,
L'autre le long, Dieu sçait combien,
Puis dist la plus ieune des trois:
Ma foy vn bien gros le vault bien.
Car il n'est feu que de gros bois.

De D. Iaquelle par
C. G. C.

Le Thesor



N'a pas long temps que ie veiz Iaquelle
Seulz en vn coing, soupirant grandement:
Mais ie cogneuz à sa piteuse mine,
Quellz enduroit vn amoureux tourment
Hà, dis- ie lors, en moy mesme comment
Endures tu douleur tant rigoreuse,
Veu que tu peüx trouuer alegement,
Et garison à ta flammz amoureuse!

Du malheur de nature. par M. G.

Auec ma Dame vn iour iestois couché
Ellz avec moy, tous deux entre beaux draps:
Lors d'vn desir tresardanr maproché
De son gent corps, ny maigre ny trop gras,
Elle soudain me prend entre ses bras

Ayant

Des ioyeuses inuentions.

Ayant desir faire, bon gré ma vie,
Celà dequoy ie auois pareillz enuie,
Mais lors ie fuz commz vn tronc en coing:
Ha maleureux ta pensē assouuie
Est à souhait, & tu faux au besoing,

De la justice & pitié de Zeleucus
par I .B.

Zeleucus fit a son païs la loy
Que qui seroit en adultere pris
Perderoit les yeux. A uint que de ce Roy
Le propre filz, du crime fut repris,
Zeleucus veult qu'en la loy soit compris
Sans quelque esgard : le peuple mercy cric
Lors luy voulant sa loy estre acomplie
S'arrachz vn œil, l'autre au filz seul coupable
Dont merita le non toute sa vie
De loyal iuge & pere pitoyable.

D'un viellard.

S'on ne mourroit qu'en guerre, ou par excess
Ce viellard cy fust au nombre des vifz:
Mais il fut pris d'un plus estrangz acces
Quand ses esperitz furent du corps rauiz
Les medecins furent tous d'un anis

Qu'il

Le Thesor

Qu'il eust encor' bien longuement vescu
Si n'eust esté le regret d'un escu
Qu'il despendit pour santé acquerir
Dont il reprint le mal qui la vaincu
Aymant trop mieux un escu que guerit.

De frere Iean & de la vielle par M. G.

Vne vielle & un iour confessoit
Ses ofenses à frere Iean;
Et ceste vielle ne cessoit
De vessir de crainte & d'ahan
Ce pauure frere disoit : bran
Vertu, sang bieu voicy merueille,
Despechez vous, lors dist la vielle:
Conseillez moy mon pere en Dieu.
Par bieu, dist il ie te conseille
Aller vessir en autre lieu.

De frere Lubin par L. I.

Frere Lubin reuenant de la queste
Auoit tout beu & mange par la voye,
Quand fut venu, comme vne paoure beste
Tout le couuent paistré au châps le renuoye
Freres, i'ay pris vne tant belle proye
Dist il

Des ioyeuses inuentions.

Dist il (monstrant vne garce couverte
D'vn habit gris) lors tous rempliz de ioye,
Tresvolontiers luy ont la port^e ouuerte,

A vne dame par S. R.



S 'Il est ainsi que peu la beauté dure
Faites en part pendant que vous l'auez
Si vieilless^e est compaigne de laidure,
De la beauté vsez quand vous pouuez;
Ou si beauté perdurable trouuez
Et s'ainsi est que point elle ne meure:
Faites du bien de ce que vous sçavez
Auoir en vous eternelle demeure.

D'Anne.

Quand on me dist que la petite blonde;

Par

Le Thesor

Par vn couroux, me disoit estre rien:
Ah ! dis ie lors, elle dit mieux que bien,
Et ce courroux à mon honneur redonde:
Car si les cieux & grand' machine ronde,
Terre & mer , & tout ce qui'y naist,
Et l'hommz aussi qu'on dit vn petit monde
Sont faitz de rien, voyez de moy que c'est.

D'Anne encores par

A. B.

Anng à pourtrait vn champ d'abres floriz,
Dedans lequel Oenoné est assise,
La place est vuidz à y paindre Paris,
Anng veult aussi luy donner sa deuise:
Mais ellz atend premier qu'on luy deuise
La grace & port d'yn amant bien heureux,
Qui a le bien, dont il est desireux
Anng, veux tu, que ie t'oste d'esmoy?
Fay moy le bien que quier vn amoureux
Ainsi feras ton vray patron de moy.

Du songe d'une femme par A. B.

Hazardieux pensent à leurs dix,
Luxurieux à leurs delitz
Et tripiere à leur endouilles:
Et pour

Des ioyeuses inuentions,
Qui a songé la foirz aux couilles.

De Colin, par G. C.

Vn iour Colin sa collette aculla,
En luy disant: Or mettez le cul là,
Puys de si pres se print à l'acoller,
Qu'en bricolant la goutte fit couler:
Mais pour culler oncques ne reculla.

Du moyne de Pantagruel. L.

C'est grand cas de ce maistre Moyne,
Qui estoit froid au parauant,
Et pour les femmes mal ydoine
A les muguet non sçauant:
Mais ores qu'il est au couuent
Vestu de l'habit & cuculle
Il n'a voy sine, que souuent
N'engrossissé ou bien ne la'culle.

Reſponce d'une Juue à une Chrestienne
touchant la Circoncision.

Vne Chrestienné interrogeoit la femme
D'un Juif, touchant l'antique abcision
De leur prepucz, & luy disoit Ma Dame,

G. Esti

Le Thesor

Estimez vous la Circoncision,
Comme faisons, en grand' deuotion
Le saint batesmz & digne sacrement:
Celà, dit ellz, estimons nullement:
Car aux enfans la chair voyons oster,
Qui diminuë vn membrz & instrument
Qu'ivaudroit mieux, ce me semble, augmëter.

D'un Auocat & de sa femme,
par P. C,



Monsieur s'en vint en masque deguisé
Sa femme prend, la iecta sur la couche,
Sans dire mot, & fut tout auifé
Du ieu d'amours luy donner vne touche
Quand il eut fait tout soudain se desbouche,
Dont fut cogneul le voyant en la face,
Et .

Des ioyeuses inuentionz.

Et puys luy dist : ma Dame prou vous face,
Elle respond entendant ceste voix:
Vous avez eu vne mauuaise grace,
Maudite sois si ie vous cognoissois.

Autrement par S. R.

Vn bon mary, des meilleurs que lon face
Venu de loing plus tost qu'il ne deuoit,
Sa femme vid dormant de bonne grace,
Qui son taint frais sur la plame couuoit.
Il y prend goust , d'vn masque se pouruoit,
Il iuché, il ioué, elle le trouue doux.
Quand le bon Ian eut tiré ses grans coups,
Se demasqua, lors le cogneut la belle
Et qu'est cecy? mon mary, ce dit elle,
Ie pensois bien que fust autre que vous.

D'vn qui ayme, par A. B.

Assouuy suis, & ne me puis suffire,
L'ay mes souhaitz, & sans cesser desire:
Làs ie languis, & suis content d'amours,
Ie suis tout feut, & me doute tousiours:
A vostre auis, doy- ie pleurer, ou rire?

Da mesme, par l'autheur susdit.

Cii Ie

Le Thesor



T F hay & aym \emptyset : en fuyant ie poursuis,
I l'ay, & n'ay rien : ie meurs, & suis en vie,
En prison douc \emptyset ay franchis \emptyset assouwie,
Si que ne fçay bonnement qui ie suis.

De volupté & ignorance,
par L. M. N.

La volupté & douleur surmonter
Ce sont Tyrans qu'un sage peult donter,
De l'ignorance est escrit & notoire,
Qu'on nescueroit auoir d'elle victoire.

A vne amye.

Viuons m'amys \emptyset , & nous aymons,
Et des chagrins vicillards le bruit
Pas vne

Des ioyeuses inuentionz.

Pas vne maille n'estimons.
Le Soleil se couch ζ & puy s luyt.
Mais nous vng eternelle nuict
Apres ces briefz iours nous dormons,
Baïse moy cent foys, & puis mille,
Puys cent puis mil, puys cent au bout:
Et puys apres en vne pile
Nous confoadrons ensemble tout,
A fin que nous sçachons combien
Y aurons eu d'ay ζ & de bien
Et que nul n'en soit ennuieux:
Parce que nul ne sçaura rien
De tant de baisers gracieux.

Quelle doit eſtre vne amy ζ ,

Je veux que m'amy ζ eſt telle
Qu'à tous propoz elle querelle,
Et qu'elle ne s'esforc ζ en rien
De parler en femme de bien.
Qu'elle soit de beauté plaisante,
Folastre, la main fretillante,
Que ie l'aille fessant, batant,
Qu'elle m'en face apres autant:
Puys quand fessé ζ elle sera
Alors elle me baisera,
Pour faire son apointement:

C iii

Car

Le Thesor

Car si ellz estoit autrement
Simplz, honteusz & chaste Dame.
Fy fy, elle seroit ma femme.

De ce mesme, par L. I.

Je ne veux point pour mon plaisir
Femme qui soit par trop lubrique,
Je ne veux point aussi choisir
Femme par trop chaste & pudique:
Car en l'amoureuse pratique
Toutes deux n'entendent point l'art
L'une trop tost veult qu'on la pique,
L'autre le veult faire trop tard,

D'un amoureux couard.



Vn.

Des ioyeuses inuentions.

VN amoureux vne nuyt impetra
Pouoir coucher avecques sa maistresse:
Quand vint au point elle luy remonstra
Le deshonneur qui suyuoit la lyesse.
Le pauure sot en paix dormir la laisse:
Puys s'excusa, qu'il craignoit d'ofenser.
Lors dist quelqu'vnz. Amy tu dois penser,
Qu'elle n'eut point d'egard à l'infamie:
Mais te monstroit, en te faisant cesser,
Qu'un sot n'est pas digne d'auoir amye.

D'vne Nonnain enceinte.

Vne Nonnain fut engrossée,
Dont l'Abesse la blasma fort,
I'ay (dist celle qui fut encée)
De resister fait mon effort:
Mais le ribauld fut le plus fort,
Qu'eusse-je fait? Quoy, larronnesse,
Que ne crias-tu? dist l'Abesse.
I'en fis, dist l'autre, conscience
Non sans cause, nostre maistresse,
Car c'estoit au licu de silence.

D'vne Damoyselfe apellée l'Oyseau.

par D. B.

C iiii L'oyseau

Le Thesor

L'oyseau, qui a sur tous le vol hautain,
N'est ce pas l'Aigle outrepassant la nué?
C'est oyseau doncq' est l'Aigle pour certain,
Car sa vollé est plus hault paruenue,
Par sa beauté, qui des cieux est venue,
Pour effacer toute beauté mortelle.
O qui sçauroit l'art, sciencz, & cautelle,
Par qui lon peut escharbot deuenir,
Qu'il feroit bon se cacher sous son ælle
Pour à son nid doucement paruenir.

D'elle mesme encor' par le susdit.

Sur tous desirs ie ne quiers rien, que d'estre
Ganimedes, non que sois enuieux,
Que Iupiter soit mon Roy & mon maistre,
Non pour auoir estat dedans ses cieux,
Non pour gouster ses vins delicieus,
De son Nectar ie n'ay aucun enuie:
Non pour oster ma pense asservie
De ce bas lieu, qui m'est souuent moleste:
Mais c'est à fin qu'vne foys en ma vie
Ie sois porté par cest oyseau celeste.

De Guillaume, par M. G.

*Quand on est sain, & qu'il fait chault,
Porter*

Des ioyeuses inuentions.

Porter pentoufles il ne fault:
Mais, si bien vous y espiez,
Vous verrez qu'outre la saison
Guillaum \acute{e} en port \acute{e} , & la raison,
C'est qu'il a tousiours froid aux piedz.

D'une Damoyselle, nommée Marce
de Grand-met, par D. B.



Par la douceur qu'on void de toutes pars
Du corps & cuer de ceste Damoyselle,
La diriez vous estre fille de Mars,
N'ayant de Mars gracie ou maintien sur elle;
Et toutesfois à bon droit on l'appelle
Fille de Mars: quand de petitz effortz
Va renuersant les plus roydes & fortz.
Làs, que pourroit le resister de l'homme

Contra

Le Thesor

Contre son œil, par lequel est (en somme)
Vn mont si grand tant de foys abatu,
Vray filz de Mars, qui auez fondé Romme
Vous n'eustes oncq' telle force & vertu.

A vne qui auoit les palles couleurs.
par D. B.

D'vn taint vermeil plus n'est ta face peinte
Aussi as pris mon cuer : pour ce meffait
Et larrecin ta conſcienc/atainte
Rend ton viſag/ ainsi pally & deſſait.
Amende doncq' ton outrageux forfait,
Qui fait ſemblir ta couleur eſtre uſée,
Au lieu du mien (las ce t'est choſz aysée)
Rens moy ton cuer pour paſſer ma douleur,
Lors moy contant, & ton am/ apaisée,
Nous te rendrons ta premiere couleur.

S. R. de soy meſme:

Ainsi qu' Archers d'vn/ assemblée grande
Titoient au blanc, Amour s'en aprocha
Et vint tirer ainsi qu'vn de la bande:
Mais pour ce faire oncq' ne fe desboucha
Si m'en moquay, dont l'enfant fe fascha,
Et me lascha yn trait de force telle,

Qu'en

Des ioyeuses inuentions.

Qu'en mon cuer fit vne playe mortelle,
Puys s'escria: i'emporteray le pris.
Non, dist quelqu'vn, vous l'avez perdu, belle,
Car pour le blanc, le noir vous avez pris.

De Claudine, par S. R.

Claudine me maudit toufiours
Et de moy iamais ne se taist,
Le puisse mourir, s'elle n'est.
De moy esprise par amours:
Et moy aussi tout au rebours
Luy reus maudisson toute telle:
Mais ie puisse finir mes iours
Si ie ne suis amoureux d'elle.

D'vn glorieux faisant du gentil-
homme par L. D.



Nostre

Le Thesor

Nostre Thraso demy quart de nobles
(Apres auoir tout son temps folaistre)
A de present querell& & corps foyble,
A six proces vn arrest non chastré,
Vn mauuais nez par le dessus plastré
Medecin icunz & vieille maladie,
Pays vng amye à la test& estourdie,
La daguz au poing pour batre à tous propoz
Iniures sont ses chans & melodie,
Voyez s'il cest à toute heurz en repos.

D'vn damoyfelle, par G. C.

Si celle là, qui ne fut oncques mienne
Auoit regret de ne me voir plus sien
I'estimerois ma prison ancienne
Bien raisonnable & heureux le lien:
Mais elle m'a voulu si peu de bien
Et fait languir en peine si cruelle,
Que s'on la void en tristesse nouuelle
Pour mon depart, ie croy certainement
Que ce n'est point pour me voir lointain del
Mais pour me voir esloigné de tourmét. (le

Souhaitz d'vn amy vers s'amy e par H.

autrement dit L. M. N.

Si Dieu

Des ioyeuses inuentions.

Si Dieu vouloit pour vn iour seulement
Nous eschanger tant que deuinss^e elle,
Et elle moy, sans le contentement
Que i'aurois eu d'estre priée & belle,
Je laisserois sa condition telle,
Qu'au lendemain quand à soy reuiendroit,
S'il luy tenoit d'estre encores cruelle,
Ne pensez pas que fast en mon endroit,

Stanse apres qu'il eut fait le souhais.

Son pouuoir est de me faire oublier,
Non seulement moy & ma souuenance
Mais de nouveau ma volonté lyer
De long desir & de courte esperance,
En me donnant, pour toute recompense
Nom de leger, que refuser ie n'ose,
Car i'ay changé : mais de commung^e offense
Taire se deust celle qui en est cause.

D'*vn qui aymoit vne vieille.*

par D. B.

Celuy qui vieill^e amy^e auoit
Se mit vn iour à le luy faire
Le plus doucement qu'il pouuoit
Cuydant en ce poinct luy complaire,
Qu'en la traitant si doucement,

Frappez.

Le Thesor

Frappez, dist elle, hardiment,
Si voulez bien rompre le neud
Non non, dist il, tout bellement
Boys sec se fend plus qu'on ne veult.

D'vn ieune espousée par, D. B.



L'Espousée à la nuit première
Son mary dessus ellz estant
Remuoit fort bien le derriere,
Et puis disoit en s'esbatant,
Mon doux amy, que i'ay me tant,
Fais ie pas bien en ceste sorte
Le mary oyant telle note
Respond (comme de dueil espris)
Ouy que le grand diablz emporte
Ceux qui tant vous en ont apriſ.

D'vn

Des ioyeuses inuentions,
D'un gros Moyne par D. B.

Vn gros Prieur faisant son testament
Dist à quelqu'vn, qui de sa sepulture
L'importunoit: i'ay (dist il, voyrement)
Pour fosse esleu d'un bordeau la closture
Comment cel, dist l'autrꝝ, est ce droiture
D'auoir esleu si tresorde maison?
Ouy, dit il, & sc̄ais tu la raison:
Pource que lors que ie seray passé
Mainte fera pour l'esprit oraison
Ayant regret à mon corps trespassé.

D'un Curéignare par D. B.

Vn Curé plein de malice & faintise
Preschant aux siens vn iour de Trinité
Vid vn bon frerꝝ ayant la robe grise,
Dont tel exemplꝝ a soudain recité.
Peuple, dist il, ce Moyne en verité
Vous monstrꝝ à l'œil quelque trine figure.
Il semble vn Asng à sa guise vesture.
Son froc demonstrꝝ vn fol escrueelé
D'un larron porte aussi la ligature,
Et n'est pourtant qu'un vieux caphard pelé.

D'un Auocat d'Orleans & de
son clerc.

Vn Auo-

Le Thesor



VNAuocat voulant aller dehors
Dist à son cleric, que lon gressast ses botes
Pour amollir icelles, qui alors
Dures estoient & garnies de crottes.
Elles seront aussi molles que rotes,
Respond le cleric assez subitemment,
Si les voulez mettre tant seulement
Au trou ma Damz, ou la fieuure me taste
S'elle n'y mist hyer mon instrument,
Mais il deuint aussi mol comme pastre.

D'yn maistre es ars & de
Iaqueton.

Vn maistrz es ars fort se resionyssoit
Après auoir acolé vne fille:
En sa presence il fautoit & dançoit
Donc

Des ioyeuses inuentions.

Dont s'esbahist la garce peu subtile,
Que songes tu dist le cleric plus habile.
Vous sçavez bien, respondit Iaqueton,
Comme souuent m'avez apres & dit,
Que tristatur omne post coitum.
Le cleric respond, faillit hoc, & dit on,
Quand on le fait gratis & à credit.

Du ieu d'Amours, par M. C.

Pour vn seul coup, sans y faire retour,
C'est proprement d'vn malade le tour,
Deux bonnes fois à son ayse le faire
C'est d'homme sain suffisant ordinaire,
L'homme galland donne iusqu'à trois fois
Quatre le moyns, & cinq aucunesfois.
Six & sept fois, ce n'est point le mestier
D'homme d'honneur, c'est pour vn muletier.

*Epitaphe de la grand noire de
Tours par L. D.*

D'vne grand' brunz assez belle commere,
Lequel ellz a (quand il estoit prospere)
A tous plaisirs de maint homme permis,
Ellz en à fait seruice à ses amys
Tant seulement: mais la dame tresbonne,

D Nalz

Le Thesor

Nulz reputoit estre ses ennemys,
Et ne vouloit iamais hayr personne.

Le mesme adresse à Alix, par L.M.

Alix me iure fermement
Que point elle ne s'abandonne,
Qu'à ses amys tant seulement
Ie le croy: car ell^e est si bonne.
(Et m'en raport^z à son serment)
Qu'au monde elle ne hayt personne.

Dixain de Lion Iamet, à Marot quelque
temps apres qu'il eut veu le grand epis-
trophe d'Alix qui commence.

Cy gis^t, qui est vne grand^e perte
en culetis &c.

Dedans Paris bien fort lon te menace
D'anoir escrit Alix si treslubrique,
Qu'il n'y a cul, fast il ferré à glace,
Qui ne glissa^t sur lit, paué, ou brique:
Ce n'est raison que ta plume s'aplique
A exercer ton stil^e en tel langage
Qui, sans mentir, aux Dames fait outrage,
Car le sujet de si trespres leur touche

Qu'il

Des ioyenses inuentions.

Qu'il n'y a celle (y compris la plus sage)
A qui soudain l'eau n'en vint à la bouche.

Epitaphe nouveau de Martin

par, C. M.

Cy gist Martin, qui pour saouller Alix:
Tant culleta, qu'il en perdit la vie:
Car sans cesser, ou sus bancz ou sus litz
Elle voulut en passer son enuie.
Il esgoutta toute son eau de vie,
Puis se voulut restaurer de coulitz:
Mais la vigueur des tourdions ioliz
Qu'auoit Alix inuentez à son ayse,
Ses roydes nerfz rendit tant amolliz,
Qu'il fut martyr: dont toy, qui cecy lis:
Va, si tu veux que ton culleter plaise,
Baiser sa tombé au plus pres de Senlis,
Alors pourras culleter plus que seize.

Epitaphe du seigneur Baron de

Carmion, par S. R.

Cy gist, qui a toufiours tenu
Maison ouuertz à tous costez,
Et si n'eut oncq' de reuenu
Deux rouges doubles bien contez.

Dii.

Et à

Le Thesor

Et à fin que vous ne doutez
De ce que ie vous en raporte,
Croyez qu'il fut de telle sorte
Qu'oncq' en sa maison mal couverte
N'y eut ny fenestre ne porte,
Tenoit il pas maison ouuerte?

Autres Epigrammes & Epitaphes tous pris quasi du Latin.

Du seigneur Stroz e filz, & de s'amye
Cælia, pris du Latin.

M'amys & moy apres ioyeux esbatz,
Nous courrouçons si tressoudainement
Et reprenons apres noys & desbatz
Soudaine paix & doux esbatement,
Que ie crains plus ses beaux yeux doucemēe
Tournez vers moy, & ses riz gracieux,
Que ses sourcilz de regardz furieux:
Car i'ay espoir de ioye & paix nouuelle,
Apres courroux: apres esbatz ioyeux
Ie crains touſiours vne guerre mortelle.

D'vn e ieune fille enceinte, pris du Latin
de G. V, C. par S. R.

Vn iour

Des ioyeuses inuentions.



V N iour auint qu'vn galland engrossa
D'vn tout seul coup vne pauure pucelle,
Le ventre creut & le fruit s'auantça,
Qui descouurit ceste charge nouuelle,
Lors, dist quelqu'vn , pourquoy auez vous
Fait la foliqz ? & elle respondit (belle,
Tout simplement commz elle l'entendit:
Pas ne croyoys, qu'vn peu d'atouchement
D'vn petit membre, en si petit moment,
Peust faire croistrz vn si tresgrand ouurage
Qu'il n'y a paintrz, & fust il nompareil,
Qui peust iamais faire vn si yif ymage:
Ainsi faisoit la garcette, peu sage,
L'ouurier humain à nature pareil.

*Epigramme de Ioa. &c. mis en
Françoyz, par L. H. S.*

D. iii

La ieune

'Le Thesor

La icune fill & Ysabeau me demande
Comment me peult si longue barbe plaire,
Et ie luy dy : Qui barbe porte grande
Est redouté & craint en tout affaire.
Par moy, respond, ie prouue le contraire:
Quand bien petite & sans barbe viuois,
Nul ennemy, nul assaillant n'auois,
Mais maintenant que ma barbe est saillie,
Par ceux, lesquelz mes grans amys tenoient
De tous costez on me void assaillie.

Epigramme de Catin. par S. R.

C'est grand cas que ie ne scaurois
Aymer Catin, qui me desire,
Et la raison, ie la dirois
Si i'en auois vng à luy dire.
Prenez que sa douleur empire
Sans voir la raison qui me poind,
Si ne puis i' autre excusé eslire,
Sinon, que ie ne l'ayme point.

De Collette. par S. R.

Collettz a, ie le vous confesse,
Les dens vn peu de couleur noire,
Et Marie, vostre maistresse,

A les

Des ioyeuses inuentionz.

A les dens blanches comm^z yuoire.
C elà est bien facil^z à croyre:
Car ses dens propres Collett^z a:
Mais l'autre hier Mari^z, à la foyre,
Les siennes blanches acheta.

D'*vn mary & de sa femme*, par S. R.

Puis que vous vous semblez tous deux,
Et cestes de vie pareille:
Mary plus qu'autre vicieux,
Femm^z en malice nompareille:
En bonne foy ie m'esmerueille
Que vous ne vous acordez mieux.

Cuydez-vous que ce mignon là
Vous port^z vn^z amytié parfaite?
Il n'en est rien : celle qu'il a
Les festins & banquetz l'ont faite,
Et si sera bien tost deffaite,
S'il ne void ses frians appas
Table prodig^z & sans compas
Il aym^z, & non vous, à demy,
Donnez à trestous telz repas
Vn chacun sera vostre amy.

D'*vn prometeur.*

D*iiii Amy,*

Le Thesor

Amy qui me prometz du tien
Apres ta mort, rien en ta vie,
Tu n'es qu'un sot, ou te vois bien
Dequoy c'est que i'ay plus d'enuie.

Autrement par S. R.

Tu me prometz beaucoup de bien
Au soir, quand tu as beu , Martin:
Mais au matin tu ne fais rien,
Je te pry' boy de bon matin.

A vne Dame, par G. C.



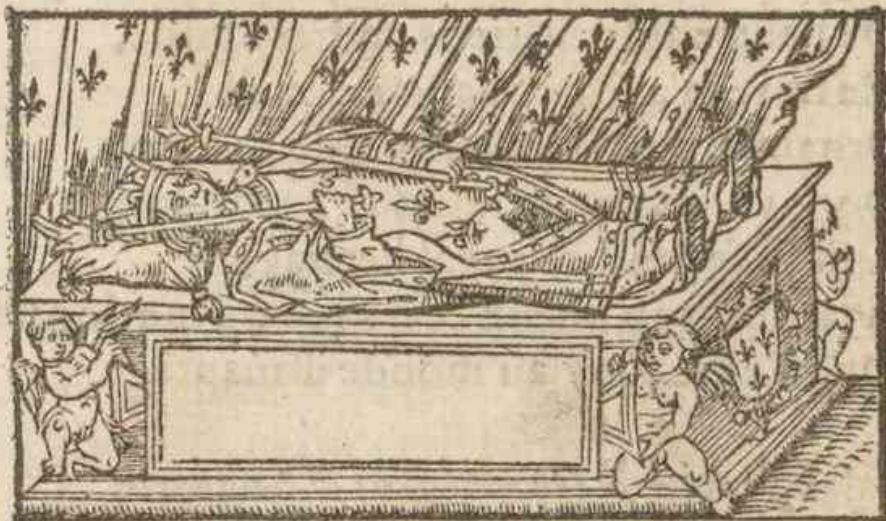
Tant plus sur toy sont arrestez mes yeux,
Tant plus ta gracie en beaute renouuelle
Et me souuient du blond soleil des cieux,
Dont la lueur, par le mond est incelle.

Celoz

Des ioyeuses inuentions.

Celoz hautain dessouz ton nom se celle,
Qui à ton naistré vn tel heur recouura
Dont te voyant, par nature, si belle
Tu peux bien dire heur gratuit m'ouura.

EPITAPHE DV FEV ROY FRANCOYS I. DE CE NOM



Quand Fráçoys eut d'vn grand esprit apres
Ce qui se fait en terré & mer profonde,
Apres qu'il eut pour memoire compris
L'ordre, l'estat, les faitz de ce bas monde
Dont il parloit avecques grand' faconde,
En alleguant autheurs ieunes & vieux,
Et deuisant sur tous hommes le mieux,
Du bien, du mal, de la paix, de la guerre,
Encor (dist il) me reste voir les cieux:

Là fault.

Le Tesor
Là fault aller, à Dicu dy à la terre.

*Epitaphe de feu monsieur le Dauphin,
pris de vers Latins.*

Ie fuz iadis engendré de deux Roys:
De l'vn i'estoys heritier premier né.
Roy apres luy, selon les humains droitz,
De l'autre aussi ie tiens vn frerz aïsné.
Ce frere m'a son royaume donné
Ornant mon chef d'vne noble coronne.
Dont volontiers ie laissz & habandonne
A mon second ce royal heritage,
Ayman trop mieux ce qu'icy ou me donne,
Que d'estre Roy au monde d'avantage.

*Epitaphe de feu monsieur d'Anguyen,
pris du Latin.*

Ne t'enquieras plus passant qui est le corps
Qui gist icy, seulement fois records,
Que c'est celuy, sus lequel, tout soudain,
On a peu voir l'heur & malheur mondain,
Son heur fut grand, quâd en fleur de ieunesse
Pour sa vertu, sa prudencz & prouesse
Du roy Françoys lieutenant fut en guerre
Heureux par tout & sur mer & sur terre.

Ce que

Des ioyeuses inuentions.

Ce qu'en bref temps bien monstra par effaict
Quand en Piedmont l'Espagnol fut deffait
A iour prefix la bataille assignée,
Ou l'ennemy vid sa ruse afinée
Par la vertu d'un tel chef & ses gens,
Soldatz Françoys au combat diligens.
Ainsi nourry d'un immortelle gloire
Par le hault pris de si noble victoire,
Depuis tousiours les guerres frequenta,
Et son renom en tout heur augmenta:
Mais le malheur, qui nostrz heur suyt de pres
Luy machina vn accident expres
Pour l'oprimier d'une mort peu notable,
Sinon qu'ellz est enuers tous lamentable,
Voyant vn princz en tel heur hault monté
(Apres auoir maint peril surmonté)
D'un coup de coifz estrz ainsi à mort mis
Passant le temps entre ses grans amys.

Que dites vous, humains de ce malheur?
N'est il plus grand que n'auoit esté l'heur
Dessouz lequel ce prince magnanime
Auoit aquis, en bref temps, tellz estimez
Ce n'est malheur toutefois, à vray dire,
Car vn bo heur pour la mort point n'empire,
Mais c'est de Dieu vn secret iugement,
Qui n'entre point en nostrz entendement,
Fors qu'il conuient confesser verité,

Que

Le Thesor
Que l'heur mondain n'est rien que vanité.

*Epitaphe de feu monsieur de Langey
pris du Latin.*

Cy gist vn corps, qui a eu le pouuoir
D'estre pareil en sa viȝ à trois dieux:
À Mars, en guerrȝ, à Pallas, en sçauoir,
Et à Mercurȝ, à qui diroit le mieux.
Ces trois grans dieux de sa gloirȝ enuieux
Contre son nom menerent grand debat,
Disans ainsi: Mort, nostre nom s'abat
Si tu n'occis le Seigneur de Langey.
Non non , dist Mort , puys qu'en terrȝ il
vous bat
Au ciel sera plus hault que vous rengé.

Autre pris du Latin.

Passant va , ic reposé
Onques n'ay reposé
Aumoins que ic reposé
En ce tombeau posé.

*Epitaphe de feu monsieur Budé:
par G. M.*

Par volonté testamentaire,

Budé

Des ioyeuses inuentions.

Budé ordonna que de nuit
Sans torché, ou autre luminaire,
Son corps fust en terre conduit,
A ce raison l'auoit induit,
Veu qu'à luy mesme il a esté
Torche certaine par bon bruit,
Et resplandissante clarté.

Epitaphe d'Erasme par C. M.

Le grand Erasmé icy repose,
Quiconque n'en fçait autre chose,
Aussi peu qu'une taupé il void,
Aussi peu qu'une pierre il oyt

Epitaphe de messire Ian Oliuier Evesque d'Angiers, pris du Latin.

Traduit, ainsi qu'on dit, par B.M.
Vers Alexandrins.

Te veux tu enquerir, viateur, qui ie suis?
I'ay autrefois esté: mais plus estre ne puis.
Me veuz tu demander que ie fais? ie pourris
En la terre, ou les vers de ma chair ie nourris
T'enquieras tu pl' auant le fuz, s'il le faut dire
Nommé Ian Oliuier, de tous pecheurs le pire

Tu

Le Thesor

Tu demandes encor' de ma natuité.

Le lieu, c'estoit Paris la tresnoble cité. (uins,

Quāt aux degrez d'hōneur, ou viuant ie par-

Des Abez fuz le chef, Prelat des Angeuins.

La bible & liures sains ie mis peine d'entēdre

Que restz il au cercueil? Des os & de la cédre,

Mais tu diras: Ou est l'esprit? dessus ce poinct

Cessz à m'interroger: car il n'appartient point

Aux hommes enquérir des secretz des hautz

dieux:

Celà, certes, le rend vers le ciel odieux.

Sur ce auoir il sufit fiance & la foy telles

Que les loyaux defuntz ont ames imortelles

Et leurs espritz seront dormans iusques à lors

Qu'ilz ressusciterōt avec leurs propres corps,

Trop plus beaux que deuant, celestes, asseurez

De viurz à tout iamais avec les bienheurez.

Tu sc̄ais ce que ie fuz: mais pource q̄ ne puis

Pour le lieu tenebreux ou de present ie suis,

Te recognoistre, amy, pour le moins, d'yne

chose

Prier te veux: Cognois toymesmes & propose

Souhaiter pour tous mors d'vnevolonté pure

La vray & seule paix, laquelle à tousiours

dure.

Autrement par P. B. Xaintongeois,

Ne

Des ioyeuses inuentions.

Net'enquiers plus, ó passant, qui ie suis.
Ie ne suis plus, & plus estre ne puis,
Que fais ie doncq' souz ceste sepulture?
D'vn corps pourry ie donne aux vers pasture,
Ian Oliuier ie fuz iadis nommé,
Sur tous viuans en pechez consommé
Né de Paris. Dequoy ay-ie seruy
En mon viuant, & quel estat suyuy?
Grand pere Abé de saint Medard ie fuz
Dedans Soyssons, voylà l'estat que i'euz,
Et puis d' Angiers l'Euesque quelque temps.
Les liutes saints estoient mon passetemps
Et si tu es tant desireux d'entendre
Qu'il rest^g icy. Ce ne sont qu'os & cendre.
Ou est l'esprit? Helas c'est assez dit:
Car le surplus à l'homme est interdit
Et n'appartient au viuant curieux
De s'enquerir des grandz secretz des Dieux,
Ne que Dieu vult, ou doit faire de l'homme
C'est bié assez quelon cognoiss^g, en somme,
Que les espritz des fidelles ne meurent
Avec les corps: mais en repos demeurent
Iusques au iour qu'il conuiendra tous mors,
Ressusciter avec leurs premiers corps,
Pour viur^g au ciel sans fin heureusement.

Or t'ay-ie dit mon estat plainement,
Mais pour autant que ic n'ay la puissance
D'auoir.

Le Thesor

D'auoir de toy parfaite cognoissance
(Enseuely d'obscurité profonde,)
Iete suply, amy qui viz au monde,
Tant seulement que tu soys en esmoy,
D'auoir au vray cognoissance de toy,
Et de prier au seigneur Dieu, qu'il face
A tous les mors sentir sa paix & grace.

Epitaphie de feu Clement Marot, dit le Marot de France.

Ma naissance fat de Cahors,
France me nourrit en sa court,
La Sauoye retient mon corps,
Mon nom par tout le monde court.

Autre par monsieur du Val Euse- que de Senez.

Pourquoy le corps du Poëte de France
Sans Epitaphie est cy tant demouré?
Ayant plusieurs de sa noble science
Les vos instruit, les autres décoré?
La raison est : chacun a diferé
D'en composer, craignant luy faire tort
Et trop peu dire : Aussi qu'apres sa mort
Tant est cogneu Marot & pres & loing.
Par ses

Des ioyeuses inuentions.

Par ses escritz (ou nulle mort ne mord)
Qu'il n'a point d'autr^z Epitaphe besoin.

Autre, par Saint Romard.

Ce Marot mort vit plus qu'il ne viuoit
Et si est mort sans que plus il reuiue.
Vif par ses vers, que viuant escriuoit:
Mort, ne laissant vif qui si bien escriue.
Mais s'il auient qu'on l'exprim^z & ensuyue
Pour vne mort, triple vie il aura
Vif au tiers ciel ou pour iamais sera,
Vif entre nous par memoir^z eternelle
Mais bien plus vif, quand d'vne veine telle
Si possibl^z est, autre plume escriira.

Epitaphe de Flora pris du latin.

par I. B.

Flora voyant malade son mary
Aulit couché, par pleurer tant se lasse,
Que sus son cuer tout triste, tout mary,
Fieure suruient, donc peu apres trespassé,
Ce que voyant le mary son mal passé,
Que medecins auoient habandonné,
Luy doncq' de mal au vif passionné,
Sa femm^z a fait par mort etre rauie,

E Ell^z

Le Thesor

Ellz au contraire, en morant, a donné
A son mary occasion de vie.

Epitaphe de Sardanapalus, par S. R.

Qu'est ce qui gist dedans ce cercueil la
C'est vn cercueil: Je ne quiers pas celà:
Mais dy quel corps sous la pierre repose
Ha iel'entens c'est vne pierre close,
Je veux sçauoir que ce sepulchre ferre.
C'est vn sepulchré. Et ceste terre? Terre,
Par dedans doncq', & par dehors ensemble
Ce seul tumbeau en soy clost & assemble
Pierre, cercueil, terré & sepulchré en vn,
Separez sont, & ensemble chacun.
Pierre & cercueil, sepulchré & terre tous
Enseueliz en vn corps cy dessouz.
Son corps icy Sardanapalus a,
Duquel iadis non commz vn corps vfa
Ou reposast l'esprit gentil & bcaz:
Mais n'estoit riés qu'vn cercueil & tumbeau.

De la responce de Margot Noiron à un gentilhomme qui auoit couché a- vec elle, par A. V.

Quelque mignon eu prenant congé d'une
Qui

Des ioyeuses inuentions.

Qui luy auoit la nuit presté son eas
Mile mercis, dist il, ma gente brune,
Logé m'auez au large hault & bas:
Elle faignit n'entendre telz esbatz
Iusques à tant qu'il eut garny la main,
Pardonnez moy, car ie ne pensois pas,
Dist ellz alors, qu'eussiez si petit train!



COMPLAINTE SVR LE TRES
PAS DE FEV MON SEIGNEVR
*d'Orleans, faitte par l'un des gentilz
hommes de sa chambre.*



Yez les cieux, l'air & la terre large
Et les flotz sourds de la grand mer
profonde

E ii Le

Le Thesor

Le iuste dueil, dont mon cuer se descharge.
En est-il vn encores en ce monde,
Si bien il sent mon mal & dueil mortel,
Qui tout en pleurs ne se cōsomme & fonde?
Je croy que non: car mon malheur est tel,
Que, de despit de si triste auanture,
Deūroit morir mesmes vn immortel.
Or cesse doncq' desormais la Nature
De me vouloir eshoir de sa grace,
Plus ne me rit sa diuerse painture:
Cesse le ciel me descourir sa face,
Et du soleil espandre la clarté:
Car mon deuil noir sa lueur clair \acute{e} efface.
Et vous humains, si de l'humanité
Voz cuers mortelz ne sont trop esloignez
Plaignez aussi ceste calamité.
De chaudz soupirs ma plaint \acute{e} acompagnez
Charles Cesar, & vous sa fille chere,
Et vostre mal plus que mien tesmoignez,
Et vous Fran \acute{e} oys, Roy des Fran \acute{e} oys & pere
De cestuy là, qui mes soupirs esmeut
Henry demeur \acute{e} aussi son seul frere.
La Marguerit \acute{e} vn \acute{e} & l'autre ce deult
L' \acute{e} vne sa sœur, l'autre Royné sa tanto
Qui plaind d'autant que la raison le veult.
Vienne creus \acute{e} & vous Loire courante
Enflez de dueil, de despit desbordez,
Fondez

Des ioyeuses inuentions.

Fondez Atier eau troublé & escumante.
Plus voz beautez & graces ne gardez
Haultes forestz, soit en noir obscur tainte
Vostre verduré & voz grands bras tordez.
Ne reprenez plus de voix courté & fainte
La scule fin des motz que lon commence:
Mais faittes cleré, & parfaite complainte.
Ruisseaux de pleurs coulez à grand' puissance
Des fins du Pau iusqu'a la mer Angloise
Ne trouuant point aux Alpes resistance.
Sante le mal de la perte Françoyse
Le grand Tyran de l'vné & l'autré Asie,
Et de son bien la Fortune luy poise
Or soit la Court de desplaifir faisie
Ie dy la Court magnifique de France
Ou tous plaisirs leur demeuré ont choisie,
Laissez le bal, Dames, laissez la dance
Laissez voz ieux, qui d'amours sont alarmes
Et ne chantez rien que de desplaissance.
Laissez, soldatz, laissez camp, fort & armes
Ou ne soyez si durs & acerez
Que de mon dueil n'acopagnez les larmes.
Aueques moy d'accord acuserez
Le Ciel cruel puys Fortuné & Nature
Desquelz à l'œil le grand tort vous verrez.
A l'œil verrez que peu la faueur dure,
Que le mal est rrop plus grand que le bien

E iii Et le

Le Thesor

Et le plaisir trop moindre que l'iniure.
Le Ciel iadis tout ce qui pend du sien
Auoit d'entrée en vn corps inspiré
Et tant parfait qu'il n'y faloit plus rien.
Naturz auoit son chef d'œuvre tiré
Si bien au vif en ceste mienne table,
Que rien de beau n'y estoit desiré.
Fortunz auoit de sa main faurable
Tresbien conduit vng heureuse naissance
Et mieux promis qu'il n'estoit souhaitable.
De tous ses biens auoit la cognoissance
L'esprit diuin clos en ce corps fragile,
Qui a senty de langueur la nuyfance.
O Ciel ! iniustz, ó Nature debile:
O legier fait de Fortune volage !
Bien faites voir comme tout est labile.
Làs, faloit il qu'en si florissant aage
La blanche fleur de semence royale
Sentit du Ciel la tempête & l'orage !
Que n'a esté Nature liberale
De plus grand' forcé à conseruer la vie
Qui meritoit aux dienx mesmez estre égale
Pourquoy a eu si tost Fortunz enuie
Dessus son œuvre en faueur commencée
Qu'elle nel'ait de mesmezheur poursuyuie ?
Ou s'il faloit ! las, que fust auancée
La triste fin d'un beau commencement,

Que

Des ioyeuses inuentionz.

Que ne l'a ellz autrement pourchassée?
Sans la forcer par ce cruel tourment
D'infet venin d'vnz alaine mortelle,
Dont la mort seulz est le medicament.
Mieux conuenoit, certes, à force telle
Vn dur combat, vng honorable guerre,
Pour deslier du corps l'amz immortelle.
Làs que ne sont les droitz de ceste Terre
Pareilz à ceux qu'à le Ciel ordonnez,
Qui(cōmz on croit) poist ne variez & nerrez,
Làs, que ne sont les biens qu'il a donnez
Durans autant comme luy qui les donne,
Et les meilleurs sous loy meilleure nez?
Trop plaist au Ciel ce que luy mesme ordōne
Nous en laissant seulement la tristesse,
Quand sa faueur, trop iost, nous habādōne.
Or prenons doncq' ce que le Ciel nous laisse,
Puys que n'auōs rié qui mieux nous cōforte,
Et que d'espoir il nous oste l'adresse.
O que lon peut assaillir de main forte
Ce cruel là, de noz biens trop auare,
Que de soldatz combatoient à sa porte?
Pour recouurer tresor si grand & rare
Des apauuriz l'esperancz & suporz
Dont sa court richz à leur grād periz il pare
Voylà le droit, duquel l'inuiste Mort
Vse sur nous pour toute recompense

E iii. Nous

Le Thesor

Nous dedissant la plainte de son tort.
Mais y a il raison n'y apparence
De rompre ainsi le fil des ieunes ans,
Qui de tout bien promettoit grād seméce?
Rompre en vn coup tous moyens apaisans
Le feu mortel dont toutz Europz ardroit
Et tous à vn les discords reduisans?
Rompre le neud, duquel ne s'attendoit
Iamais le bout par violentz espée
Ny par le temps, qui tout consommer doit.
Or est l'Oliugz, helas au pied coupée,
Dont le rameau verdo�ant donnoit signe
De guerrz estainte & fureur atrempee.
Le froid mortel a saisi la racine
Qui de tout fruit donnoit si clerz attente:
Mais de quel fruit du fruit de l'arbre digne
Bien fut du vent l'aleine pestilente
Qui du beau Lys la fleur blanchz à seichée
Auant quasi qu'elle fust apparente.
Et toutesfois pas n'estoit tant cachée
Qu'infiniz yeux n'ayent veu sa beauté
D'autant de cueurs désirez & cherchée.
Ores vous est, Gentilzhommes, osté
Vostre Soleil, lequel commz il leuoit
Mortellz eclipsz à taint d'obscurité.
Aussi voz yeux maintenant chacun voit
Noirciz de pleurs, dont roule vne grād mer
Ou si

Des ioyeuses inuentions.

O si la mort se noyer y pouuoit!
Or ne cessez l'acuser & blasmer
Patler au Ciel, les astres malheurez
Fortun ζ ingrate & Nature nommer.
Tant que de mal qu'a grand tort endurez
Pitié les meug ζ , & vostre Prince rendent
Ou le suyuant auecques luy morez.
Ou si voz cueurs plus constans le defendent,
Faites, Fran ζ oys, de plaindre tel deuoir
Que toutes gens, de toutes pars l'entendent,
Ainsi ferez aux estrangers sçauoir
De vostr ζ foy l'ofice doloreux,
Que du hault ciel, luy mesme pourra voir.
Sentir fertz par voz criz langorcoux
Quel fut le bié pour qui tât de bôs pleurent
Et voir à ceux qui apres luy demeurent.
Qu'aucû viuât de tous pointz n'est heurcux,

Complainte de feu messire Philippe Chabot, Chevalier de l'ordre du R ζ oy nostre sire & Amiral de France. Traduite du Latin de l'Evesque de Noyon.

par S. R.

 Vicôques sois, amy' passant, qui veux
Voir de Fortun ζ incôstante les ieux,
Arrest ζ icy : retourner t'en pourras
Un peu plus sag ζ , & de plus près verras
A moins

Le Thesor

A moins priser les biens de la d'eesse.

Deslors que i'euz en ma tendre ieunesse

Le premier poil d'vn peu de barbe blonde

Heureux motay aux grās hōneurs du mōde.

Là i'ay vescu, & nul plus grand que moy

Vouluz souffrir au seruice du Roy,

Qui sus la Francę à la main souueraine

Excepté vn, & encor' à grand' peine

I'ay tresbien fait mon profit & des miens

Hault esleuez en honneur & en biens,

Tāt que soas moy tenois en crainte & doute

Les plus haux dieux de la grande mer toute

Thetis, Neptunę, & Occean leur pere.

Mais tost passa ceste faueur prospere:

Car d'enuieux clos & enuironné

Acusé fuz & aux Iuges mené.

Làs ! que ie vy de fauces calumnies!

Que de tesmoins rempliz de vilanies,

Avec celà, que mon principal iuge

Estoit celuy qui cherchoit mon deluge,

Et me confondre en cent mile manieres,

Voulant sur moy de ses particulieres

Inimytiez vomir l'infection,

Non preuoyant la destination

Du sort futur, commę il sçeut par effet

L'ennuy de ceux dont long proces on fait.

Or quand ce vint au poinct de mes affaires

Com-

Des ioyeuses inuentions,

Comparoissant deuant mes commissaires.
Je me trouuay, o enuyé importune!
Reducit au bout de l'extreme Fortune.
Et n'eust esté vn Dieu qui aparut,
Qui par pitié soudain me secourut
I'eusse perdu en mourant miserable
Mes biens ensemble & mon los honorable
Fortuné apres que ses ieux poursuyuoit
De ses malheurs en bon heur m'esleuoit,
Et remontoit en l'ordre & dignité
Dont on m'auoit n'agueres, desmonté,
En me rendant tout ce qui fut à moy.
Ja commençois me mettre hors d'esmoy,
Et me pouuois (si Dieu m'eust donné vie)
Venger de ceux qui me portoient enuie,
Et me guerir des blessures & coups,
Que m'auoient fait mes auersaires tous.
Lors de rechef la Fortune maligne,
En me moquant, m'osta d'espoir le signe,
Et commanda aux décesses fatales
Rompre le fil des fuzées vitales
Comme i'estois au mylieu de mon cours.
Ainsi la mort donna fin à mes iours
Et demoura encores, en moy mort,
Le deshonneur qu'on m'a fait à grand tort,
A tout le moins plus grand & rigoureux
Qu'il ne denoit. Or vous iuges heureux,

Que

Le Thesor

Que Jupiter (qui au ciel tout dispose)
Iuges à faitz tresbons de toute chose,
Rhadamantus & Minos iustz & droit,
Iugez du tout: car en vn seul endroit
Doute ic fais d'excessif vous sembler
D'auoir voulu trop d'argent assembler.
Et toy, passant, en vertu seule espere
Si tu es sage, elle seule prospere,
De tout bon heur guerdonne ses seruans:
Mais la Fortune abuse tous viuans,
Et rien du tout ne tire de ses mains,
Que songes faux pour malheureux humains,

Fin des Complaintes.

ELEGIES.

La quatrie sme Elegie du 2. liure des Amours
d'Ovide, Traduit par S. R.



E ne veux point mes fautes ex-
cuser
Ny de deffensz, en me couurât,
vser:
Ie les confessz à qui me les de-
mande,
Et toutefois de rien ic ne m'amande.

Car

Des ioyeuses inuentions.

Car aussi tost qu'ay mon mal confessé
I'y suis recheu & l'ay recommencé.
Je hay celà, que fuyr ie ne puis
I'ayme celà dequoy fasché ie suis.
Las! qu'il ennuye vne charge porter
Qu'on voudroit bien, si lon pouuoit, oster
Force me fault, & n'ay plus le pouuoir
De me regir, comme soulois auoir
Et comm^z en l'eau vn nauir^z agité,
Tout ainsi suis en amour tourmenté.
Et si n'y a aucune belle face,
Grac^z ou maintien, qui amoureux me face,
Il ya bien des causes plus de mile,
Qui en amours tiennent mon cuer seruiles
Car s'il auient que de ses simples yeux
L'vn ne me iett^z vn regard gracieux,
I'en suis surpris, & sa grace modeste
Est en mon cuer vng embusche moleste.
Si c'est vng autr^z afaité^z & lubrique,
Je trouue bon son maintien non rustique
Et oserois contre tous maintenir,
Qu'il feroit bon dans vn liet la tenir.
S'ell^z est fascheus^z ainsi que les Sabines
Tenant rigueurs trop plus que feminines,
Il m'est auis que son dur reculer,
Est vn vouloir souz vn dessimuler:
S'ell^z est sçauant^z, vn si excellent bien

Rauit

Le Thesor

Rauit mon cuer: Et s'elle ne sçait rien,
Quand ie regardé à sa simplicité,
Ie suis aussi à l'aymer incité.
S'aucune dit, selon sa fantasie,
Quand à parler du fait de poësie
Calymacus iadis tant bien sçauant,
Aupres de moy sembler dur escriuant,
Si tost qu'a ellz agreable me sens
Elle me plaist & à l'aymer consens.
L'autre dit mal de mes vers & de moy
Mais quand ainsi blasmé d'elle me voy,
Dedans mon cuer s'allumz ardant desir,
Pour me venger d'avec elle gesir.
Si ie la voy marcher mignonement,
A elle suis, s'elle va rudement
Ie dy que mieux elle pourra marcher,
Sielle veult des hommes s'aprocher
Et si quelqu'vnz à la voix douce & bonne
Qui maints doux champs facilement entone,
Ie voudrois, lors que si bien elle chante.
Prendrz vn baifer de sa bouchz acordante.
S'vnz autre fait resonner mainte corde
D'instrumés doux, que sa main blâche acorde
Qui est celuy qui n'ayme honoz & prise
Si belle main plaisantz & bien aptise
L'autre me plaist par grace constumiere
Branlant le bras de tresbonne maniere,
Et quand

Des ioyeuses inuentionz.

Et quand par art son corps elle remuë,
Ma pensée est à l'aymer toutz esmeuë.
Et sans parler de moy ny mon pouuoir,
Que toute chosz à aymer peult mouuoir,
Hyppolytus mesme chastz & pudique
En deuiedroit vn Priapus lubrique.
Quand i'en voy vn ayant le corps fort long
Ie la comparz aux grans dames adoncq
Du temps passé, & plus la priseroit
Qui estendue en vn lit la verroit.
Et l'autre courtz est à mon gré iolye
Dont suis espris, & chacune me lye
Car au plaisir, que tant i'aymz & desire
La longuz est bonne & la courte n'est pire,
Si elle n'est de ioyaux décorée
Assez soudain ie l'en auray parée.
Si ellz est brauz il la fait tresbon voir,
Car en celà lon cognoist son auoir.
Amoureux suis de la blanchz au clertaint,
Et de la roussz aussi bien suis ataint.
Ie l'ayme aussi quand ie voy l'autre brune:
Car au deduit la couleur m'est toutz vne.
Si de son chef, aussi blanc commz yuoire,
Pendre ie voy la cheueleure noire,
Que m'en chault ilz bien fait trouuée belle
Léda iadis, qui toutefois fut telle.
S'elle la jaunz aussi bien ie la veux,

Autora

Le Thesor

Aurora plaist & ses dorez cheueux,
Brief on ne peult aucunz histoire dire
Qui ne se puissz à mon propos induire.
Mon ieune cuer la ieune dame suyt
La plus aagéz aussi mon cuer poursuyt
Si ceste là me plaist pour sa beauté
L'autre me plaist pour sa grand' loyauté
Pour faire fin, en ville renommee
Femme n'y a meritant d'estre aymée,
Si vne foys s'est ofertz à mes yeux,
Que de l'aymer ne soys ambicieux.

I,a 4. Elegie du 3 . liure des amours du mesme Ouide, mise en François, par G. C.



O Dur mary en ayant imposée
Songneuse gardz à ta ieune espousée.
Tunc

Des ioyeuses inuentionz.

Tu ne fais rien : car chacune, part elle,
Se peult garder par bonté naturelle,
Si sans constraintz aucune est preude femme
Celle là seulz est chaste & sans diffame
Mais s'elle laisse à venir à leffet
Par ne pouoir. Certes elle le fait.
Quand le corps doncq' tu auras bien caché
Le cuer sera d'adultere entaché,
Ny pour moyen qu'on tienne possiblē cest
D'en garentir vne s'il ne luy plaist.
Tu peux ta porte & tes murs remparer,
De son desir ne te peux emparer:
Car ou entrer ne pourroit vne mouche,
Si sentira son esprit l'escarmouche.
Et ayant mis dehors le demourant
Dedans sera l'ennemy demourant,
Croy moy, mary, celle qui peult meffaire
Est celle là qui, le moins, le veult faire.
Car le pouoir dont elle est iouyssante
Rend son enaix estaintz & languissante.
Ne vueilles doncq' croistre , par la rigueur,
Le vice foyble & le mettre en vigueur.
Tu viendras mieux à tes fins & ataintes
Estant traitable & ostant toutes craintes.
Ie v'y n'aguierz vn cheual qui prenoit
Son mords aux dents, & quand on luy tenoit
La bride roydz, ainsi qu'on les arreste,

F Il deslo-

Le Thesor

Il deslgeoit comme foudre & tempeste:
Puys se voyant vn peu lascher le frein
Il s'arrestoit & alloit petit train.
Ainsi est il quand on nous veult retraire
D'aucun meffait, nous voulons le contraire
Et sommes tous enclins, quand tout est dit
A desirer ce qui est interdit
Le pacient demande tout expres
L'eau deffendue & toufiours est apres
Et qui voudroit s'estimer plus cler voir,
Que fit Argus, que lon disoit auoir
Cent yeux au front, & cent autres derriere
L'eust on pense laisser rien en arriere?
Et toutefois Amour, qui ne void goute,
Trompa & luy, & sa lumiere toute.
Dequoy seruit construire & estofer
La forte tour de dur Marbré & de fer
Pour Danaé, tousiours vierge, y tenir,
Si mere en fin ellé y sçeut deuenir?
Et d'autre part, quel dommagé auint il
A Vlices eloquent, & gentil,
D'auoir laissé sa femmē en sa maison
Seule sans garde en si longue saison?
Pour milz amans & toute leur menée
Elle ne fut en rien contaminée.

Le larron cherchē vne proyz estimée,
Si faisons nous femme plus enfermée,
Et ne

Des ioyeuses inuentionz.

Et ne void on gueres gens, qui s'adonnent
A pourchasser ce que tous habandonnen,
Ny sa beauté à ce tant nous enhorte
Que l'amytié, que son mary luy porte:
Car chacun pense en ell & estre compris.
Ie ne sçay quoy, que si fort l'en ayt pris
Et la fendant au mary porter hayne
Nous en prenons plus en gré nostre peine,
Et estimons sa crainte vn plus grand pris.
Que son corps mesme & ce qui en est pris
Croy moy, mary, encor' qu'il te deplaise,
Qu'vn bien receu à hast & en mal ayse
Est trop plus grand & mieux sollicité
Que cil qu'on prend en grande seureté.
Et celle là plus amye nous semble,
Qui dit i'ay paour, & de qui le cuer tréble.
Et toutefois ce n'est pas la raison,
Que femme honeste & de bonne maison
Souz si grand guet soit veue & rencontrée.
Celà se fait en barbare contrée,
Et ne voy point dequoy ce guet la serue,
Fors de donner au serf & à la serue,
Qui sont en gardes, occasion de dire
C'est moy qui fais qu'on n'en puisse mesdire.
Ah! il n'est pas compagnable à demy,
Qui ne veult point que sa femme ayt d'amy,
Ny les façons & coustume de Romme

Fii. Sons.

Le Thesor

Sont bien à plain cogneuës d'vn tel homme.
Ceux qui premier la maistrise en aquirent
Non sans grand crimz & intcrest nasquirent:
Car, si creancz aux liures il y a,
Mars engendra de la belle Illia,
Close Nonnain, Romulus & Remus,
Dont tant de biens vindrent & furent meuz.
Si tu aymoys si fort la loyauté,
Qui t'adressoit à si grande beauté?
Sçauois tu pas, sans vouloir l'esprouver,
Que ces deux biés iointz on ne peult trouuer
Monstre toy doncq' gracieux & plus sage,
Et ne sois plus de rigoureux visage,
A ta compagnz, oubliant tous les droitz
Que comme maistrz alleguer tu voudrois
Si ses amys aquis tu entretiens,
Ellz en fera prou d'autres estre tiens:
Par ce moyen, sans peine receuoir,
De maints pourras la bonne gracz auoir
Et si seras apellé aux banquetz,
Et iouyras des amoureux caquetz
Des ieunes gens, & (qui est vn grand poinct
Tu auras femmz en ordre & en bon poinct
Et t'en sera le profit & honneur
De ce dont autre aura esté donneur.

*Imitation du sixiesme baiser de Ian Second,
traduis*

Desjoyeuses inuentions.
traduit &c. par G. C.



D E iuste gain & loyale promesse
 Vous me deuez, ó ma seule maistresse,
Douze baisers à mon chois bien assis,
Dont ie n'en ay seulement eu que six
Et toutefois, commz en nombre parfait,
 Vous me voulez contant & satisfait,
Disant chacun auoir de son quartier
Baise six fois, & fait le conte entier.
Ainsi par fraudz, en droit mal entendu,
M'ostez vn bien iustement pretendu
Et aprenez à chiche deuenir,
A bien promettre & à tresmal tenir,
Et voz faueurs distribuer par conte,
I'en fais pour vous conscience & ay honte
Du larrecin, qui sans vostre auantage,

F iii A voz

Le Trésor

A voz amys porte si grand dommage
Car pensez - vous qu'vnne bouche vermeille,
(Bien qu'elle rende heureux l'œil & l'oreille
Par doux parler & vn ris gracieux)
Puisse nourrir vn cuer ambicieux
D'vn seul espoir, sans gage & seureté
Du dernier bien qu'Amour à merité?
Et s'elle en donne, à elle rien plus cher
Que par baisers de l'amy s'aprocher,
Et respirant atiedir ses grains flammes
Confondre en vn deux differentes ames,
Tât q̄ du corps , sans ce pourtât qu'il meure,
Chacune sorte & face ailleurs demeure,
Ou elle tenuue vn nouveau paradis,
Si voz baisers me sont doncq' interdis,
Et d'vn captif il vous plaist triompher
Qu'atens- ie plus, autre peine, ou enfer?
Qui me tient plus en ceste prison viue,
Si vostre languz a conclud d'estre oy siue,
Et oublier ses mouuemens diuers
Qui eschauffoient les plus gelez hyuers?
Quand ie pourrois fuyr la mort si proche
Si ne voudrois- ie apres vostre reproche
Demourer vif pour ne vous voir blasmer
D'auoir si mal sceu cognoistré & ay mer,
Ne laisiez doncq' tomber, o chere amy?
Moy en danger, & vous en infamie

Recon-

Des ioyeuses inuentionz.

Recompensez ce mal d'vn plus grand heur,
Non pour mō bien: mais pour vostre grādeur
Qui perdoit trop de son authorité
Si i'aurois moins que ic n'ay merité.
Et ne pensez que le cas que i'en fais
Soit pour ma debtē & baiser douze fois.
Douze est bien peu aupres de l'infiny,
Dont mon desir doit estre difiny.
Car quand i'aurois cent mile fois bafé,
Mon cuer encor' n'en seroit apaisé.
Amour est Dieu, & nous fumée & ombre,
Neluy sçaurions satisfaire par nombre:
Ce qui m'esmeut est, que vous me semblez
Cognoistre mal les honneurs assemblez,
Du ciel en vous , & ce qui vous fait estre
Loing par dessus toute chose terrestre:
Car vous vsez de respectz obstinez,
Mal conuenant au lieu que vous tenez
Vous proposant ie ne sçay quelz difâmes
Comme s'estiez au reng des autres femmes
Qui n'ont que peuple en leur opinion,
Ou vous n'auez part n'y communion.
Vous departez souz nombre limité
Ce dont despênd vostre sublimité:
Respondez moy, trouuerez vous plaisirte
Vne forest beaux arbres produisante
Dont en plain May, & saison oportune

F.iiii On

Le Thesor

Cr pault conter les fucilles vne à vne?
Vistes vous oncq' en vn pré, ou l'eau viue
Seme de fleurs & l'vnz & l'autte rive,
Qu'on s'amusaſt à vouloir conte rendre
Combien de brins il y a d'herbe tendre.
Et qui feroit sacrifice à Ceres
S'elle donnoit aux terres & gueretz
Precisement certain nonibre d'espiz
Sans esperer auoir d'elle que pis?
Quand Jupiter la terre seiche arroſe,
Ou que le ciel à orage il dispose,
On ne va point conter la gresle toute;
Ny calculer la pluye goute à goute:
Soit bien, soit mal, ce qui nous viēt des dieux
Vient sans mesure & sans nombre odieux.
Et ces dons là, profusément ieutez,
Sont conuenans à haultes maiestez.
Vous doncq', amye, en beaute comparée
A l'immortelle & blonde Cisherée,
Que n'vlez vous de liberalité,
A partenant à immortalité?
Pourquoy nous sont les graces departies,
De voz baisers par contes & parties?
Et les tourmens qu'à grād tort nous donnez,
Nous sont sans conte & sans nōbrz ordōnez
C'estoient ceux là, ou par meilleure ofice
Il vous faloit exercer auarice,

Non

Des ioyeuses inuentions.

Non aux baisers: ou espargnant ceux cy,
Les maux deuez nous espargner aussi.
Faites le doncq' & me recompensez
Du deuil qui a mes sens trop offensez
Retribuant en volontez vnies
Infiniz biens pour peines infinies.

*Le septiesme baiser dudit Second, &
par le mesme G. C.*



Cent mile foys, & en cent mile sortes
Je baiserois ceste bouche & ces yeux
Lors que mes mains plus q' les vostres sortes
Vous rendent prise, & moy victorieux:
Mais, en baissant, mon œil trop curieux,
De voir le bien que ma bouche luy cache
Se tira arriere, & seul à iouir tasche

Dela

Le Thesor

Dela beauté qu'il perd quand il y touche,
Deuinez doncq' s'vn autre amy me fasche;
Puys que mon œil est jaloux de ma bouche.

Le Huitiesme baiser, Fait par S. R.



Q Velle male rage t'a prise?
Q Damoyselle trop mal aprise.
Qui t'a fait ainsi rigoureuse
De mordre de dent furieuse.
Ceste pauvre languz innocente?
Te sufrit-il pas que ie sente
Au vif en mon cucur amoureux
Par toy tant de traitz rigoureux,
Sans que tes outrageuses dents
Commettent crimes evidents
Contre moy mesme en celle part,

Qui

Des ioyeuses inuentions.

Qui souuent matin, souuent tard,
Souuent tout le long du cler iour,
Souuent tant que dure à son tour
La longuë & faſcheufe nuytée,
De toy la louangë a chantée:
C'est elle, & tu le ſçais trop mieux
C'est elle qui iusques aux cieux
A eſleué par ſes doux vers.
Les traitz friands, de tes yeux verds,
Ta cheueleure crespelerte,
Ta gorge fraizé & douillette,
Et ces tetons plus blans que lait.
C'est elle qui ton los a fait
Plus hautement monter & mieux,
Que les amours du Roy des Dieux:
Parquoy le Ciel luy portë enuie.
C'est elle qui te dit: ma vie,
Mon ſalut, la fleur de mon cuer,
Mon amour, mon bien, ma doaceur,
Ma Venus, & ma collombelle,
Ma bellë & blanche tourterelle,
Dont Venus enuie luy porte.
Est ce doncques en ceste sorte,
O Damoyselle glorieufe,
Qu'à mal faire tu es ioyeufe,
Bleçant celuy que tu ſçais bien,
Veu ta beauté, tant eſtre tien

Que

Le Thesor

Que tu ne le scaurois blecer
Si tort qu'il s'en peult courroucer,
Car par my le sang de sa playe
Tousiours il gazouillz & begayez
Louant l'œil, dont tu le regardes,
Ces vermeilles leüres mignardes
Et ces friandes dents aussi,
Qui sont cause de tout cecy,
O combien a, plus qu'on ne pense,
Grande beauté grand' violence.

*Le neuiesme baiser dudit Ioannes
Secondus par ledit S. R.*



N E m'vsez plus de baisers sauoureux
A tous propos, ne derys amoureux,
Et ne vucillez tousiours en ceste sorte
Pendre

Des ioyeuses inuentions.

Pendre à mon col contrefaissant la morte:
Car tous plaisirs doiuent auoir moyen,
Et tout ainsi comm^z vn excellent bien
Plaist aux espritz, aussi tost il rameine
Sur ce plaisir quelqu^z enuy euse peine.
Si neuf baisers de vous auoir ie veux,
Ostez en sept, & n'en donnez que deux.
Deux baisers cours de bouch^z & lâgue seiche
Telz qu'Apollo, armé de mainte flesche,
Peult de sa seur Dyane receuoir,
Ou comme ceux qu'vn pere peult auoir
Par ferm^z amour de sa fille pucelle,
Qui ne sentit oncques vne estincelle
Du feu d'Amours & puys soudainemene
Vous eslongnez & cachez seurement
En quelque trou, quelque cauz ou rocher,
Ie vous iray en vostre trou, chercher
En vostre cauz & rocher grand & creux
Ou tout soudain, comme vaincuer heureux
Dessous ma main ie vous rendray captiue
Comm^z vn Millan la Colombe craintive:
Vaincuë alors, mes deux mains sentirez
Et en pendant à mon col tascherez
Par sept baisers mon courroux apaiser,
Et si faudrez à sept fois me baiser,
Dequoy apres venger ie me voudray
Et par sept fois, sept baisers ie prendray,

Et corps

Le Thesor

Et corps à corps vous tenant bien estrainte
Empescheray la fugitive crainte,
Tant que m'avez pour me rendr' apaisé
A mon plaisir satisfait & baisé,
Et fait serment par vostre gracie exquise
Que vous voudrez cent fois estre reprise
D'auoir commis vne faute si grande,
Pour l'aquitter de si petit' amande,

Ode du 2. d'Horace, Traduite par S. R.

Helas amy, le temps s'enfuyt & passé,
Et n'est bonté, tant soit recommandée,
Qui retardast la vieillesse ridée,
Ne le fier dard, dont la Mort nous menasse.

Non pour tuer, chacun iour trois cets beufz
Pour apaiser Pluton fier & terrible,
Qui tient enclos de l'eau triste & horrible.
Gerion triple & Até malheureux.

Ie dy de l'eau par ou nous passerons
Tous, qui viuans en ceste terre sommes,
Quelz que soyōs, ou Roys entre les hommes
Ou pauures gens, qui les champs labourons,

Il fault voir l'eau du languissant Cocytte,

De

Des ioyeuses inuentions.

De Dannaüs le vieil genre damné,
Et Sisiphus à souffrir condamné
Le long tourment que sa faulfe merite.

De rien ne sert fayr mais l'inhumain
Et les grandz flotz de la mer qui hault tonné
Derien ne sert le garder en Autonne
Du mauuais vent nuyuant au corps humain.

Il fault laisser Terre, maison & femme,
Et d'arbrisseaux qu'hommz à peine cultive
N'y en aura qu'un seul cy pres qui sayue
Au departir de son brief Seigneur l'ame.

Nostrz heritier plus digne despendra
Les vins friands sous cent clefz enfermez
Et de ceux là qu'aurons plus estimez
Placé & paué largement detiendra,

*Elegie de C. L. M. Lyonnois, prise du
Latin de Thomas Morus.*

Estant en mer vn nauirz agité
De vents cruelz iusqu'a l'extremité,
Les nauigans, de labour tous faschez,
S'en vont penser, que pour leur vieux pechez
Ce grief oragz & malheur eminent

Estoiz.

Le Thesor

Estoit cause & tout incontinent
Vn chacun d'eux à grand hasté conseille
De descharger ses vices en l'oreille
Dvn certain Moyné estant en la presence:
Mais pour cela la grande violence
De la tempesté horriblē & perilleuse
N'en deuint oncq' de riens moins furieuse,
Lors vn d'entr'eux s'escria hautement
Il ne se fault estonner grandement,
Si nostre nef en ce poinct detenuë
Est dessus l'eau à peine soustenuë:
Car elle sent encores tout le faix
Des grans pechez, dont nous sommes confes.
Que, si voulons dure mort eviter,
Il nous conuient soudain precipiter
Dedans la mer ce Moyne venerable,
Qui en a pris la charge insuportable.
Son dire fut des autres approuué,
Et estant mis en effait, fut trouué
Que le nauiré, en ce point allegé,
Hors de danger se trouua soulagé,
Or pensz vn peu, amy tresgracieux
Combien nous est peché pernicieux,
Quand le fardeau lourd & desmesuré
Estre ne peult sur la mer enduré,

Rencontre de deux amants par S. R.

Or suis

Des ioyeuses inuentions.



OR suis-ie doncq' demeuré le vainqueur,
Apres auoir contre le chaste cuer
De ma déess^e essayé maints alarmes
Douteusement, mes souciz, pleurs & larmes,
Que contre moy Venus trop courroussée
(Pour mon amour aux Muses adressée)
Auoit brassez, y ont fait tel effort,
Que i'ay vaincu mon auantureux sort:
Car tout ainsi que l'eau, peu vertueuse,
Par trait de temps, la roche dure, creuse,
I'ay par mes pleurs amolly la durté
Du icune cuer aymant virginité.
Et toutesfois ne vous estonnez pas
S'en me voyant si pres de mon trespass
Pour me sauuer en fin ell^e a soufferte
Dvn peu d'honneur ie ne scay quelle perre

G Sans

Le Thesor

Sans point de doutz on n'auoit esperance
Que de ma mort n'eut esté l'asseurance
De trouuer fin à mon mal miserable:
Mais quelle fin sa grace pitoyable,
Lors me faisoient les maux que i'endurois
Trouuer meilleur le bien que i'espérois,
Comme la faim creue par la demeure,
Fait ressembler la viande meilleure:
I'ay ce pendant vn enfant qui m'apelle,
Ie dy l'enfant c'est Mercure fidelle,
Lequel me dit : Amy trop langoureux
Vien acomplir ton desir amourcous,
Mamy estoit au secret cabinet
D'vn tresplaisant & riche iardinier,
Trop mieux remply de graces & douceurs
Que le verger des Hesperides sœurs:
Là leurs chefz vers courboiet de tous costez
Les Saux branchuz par bon ordre plantez,
Qui estendoient leurs vmbres verdoyantes
Comm en vn camp les pauillons & tentes,
Le vifruisseau d'une fontaine claire,
Et le long fil d'une grosse riuiere,
Qui plus qu'argent en coulant reluisoient,
Des deux costez la clostur en faisoient
Non loing de là au ioly verd bocage
Dix mil oyseaux de chanter faisoient rage,
Si qu'ilz sembloient acorder leurs chansons

Aux

Des ioycuses inuentionz.

Aux cler es eaux & leurs argentins sons.
Le ioyeux chant des accordans oyseaux,
Et le doux bruit des murmurans ruyseaux
M'amy & auoient de se coucher contrainte
Sur l'herbe fraisch & diuersement peinte:
Quand ie l'a vy en ce point estendue
Et à sommeil par sa douceur rendue
Contenté fu (car ie ne pouois mieux)
Tant seulement de repaistre mes yeux.
Or pris (ie doncq' en sa beauté pasture,
Et au plaisir ouurage de Nature,
Qui la dedans produisoit tant de fleurs
Paissant mes yeux d'infinies couleurs,
Puis tant d'oyseaux de chanter s'efforçoient,
Que de leurs sons les champs remplissoient,
Car il sembloit que chacun voulust faire
Chose qui peult au nouveau iuge plaire,
Brief, tout ainsi qu'en l'Arabié heureuse,
Tout estoit plein d'odeur delicieuse,
Tant y auoit de belles violettes
En tous endroitz, & de choses doucettes.
En tout celà grand plaisir y auoit,
Mais yn plaisir, qui chacun iour se void.

O combien plus de ioye me donna
Quand le sommeil m'amy & habandoona:
Je voudrois bien à chacun departir
La volupté que i'y ay peu sentir:

G ii Mais

Le Thesor

Mais mon esprit rauy lors de plaisance,
A peing en peult auoir la souuenance,
Et ce recit à ma languë est à faire,
Laquellez encor ne sçauroit satisfaire
A exprimer l'heur qu'elle sauoura,
Et comment doncq' le bien d'eutruy dira
Nymphes icy vueillez doncq' acourir,
Pour ma memoirë au besoin secourir:
Car quand ce bien ainsi se departoit
Parmy les eaux maintz herbe vous portoit.
Ce qui aint, certes (Dames) vous vistes,
Peult estré aussi que non tout: mais si fistes.
Vous vistes tout, aumoins tout ce que honte
Nous a permis & en sçauiez le conte.
Quand le sommeil eut delaissé m'amyé,
D'une voix foible & quasi endormie,
Incontinent elle s'escrigz ainsi:
Helas amy, que n'estes vous icy?
Car pres de soy alors ne me cuydoit,
Et se plaignant ses deux bras estendoit,
Que ie receu, & sa force esgarée
Luy fut par moy renduz & restaurée:
Adoncq' ses yeux qu'à ouurir commença
Si viuement vers moy ellz adressa,
Que la vigueur & constance des miens
Ne peult souffrir la grand' lueur des siens
Si que mes yeux de sa veue empeschez

Dedans

Des ioyeuses inuentions.

Dedans les siens demeurerent fichez
Ou sont ceux là, qui estonnez ne fussent
De tant de bien, si veu comme moy l'eussé?
Ou urant adoncq' sa tant aymée bouche:
Est ce bien vous, dist elle, que ie touche?
Est ce bien vous, mon seal bien & desir
Qu'en ce doux iour i embracé à mon plaisir?
Et de ce pas chanta de sa façon
Vng elegante & bien belle chanson,
Qu'aucunesfois à part elle chantoit,
Quand par amours tristement lamentoit.
Cruelle peur de faux bruitz mal semez
Pourquoy noz biens, en plaisir consommez,
Empesches-tu? Amour de tout vaincuer
Vaincra il point ta mortelle rigueur?
Si fera si: c'est vn trop puissant Dieu.
Or donne doncq' à sa puissance lieu
Craintz abusant du fol peuple les yeux:
Car il ne fault mener la guerré aux dieux.
Voylà le sens que sa chanson portoit,
Que de tel son & gracie elle chantoit
Que fait au bord de sa riuier vn Cigne,
Lequel sa mort, en chantant, predestine,
Au plaisant son de l'angelique voix
Firent silencie & fontaines & boys
De là autour, & le semblable firent
Incontinent les Nymphes qui l'ouyrent.

L'oyant

Le Thesor

L'oyant chanter, mes oreilles leuay,
Mais aussi tost estonné me trouuay.
Qui tournera toutesfois à merueilles,
Que tant de biens estonnoient mes oreilles.
Ce temps pendant que la bell^e attendois,
Et de sa bouche à peu pres dependois,
De descouvrir son blanc sein fut constrainte
Par la chaleur dont elle fut atainte
Pas n'eut si tost descouvert sa poitrine
Que lon eust dit vn odeur tresdiuine
D'encens, de myrrh^e & de celeste basme
Yssu du sein que desnua ma Dame.
S'en moy y eut lors de sens quelque reste
Il fut perdu par cest odeur celeste.
Et en est il encor' vn qui s'estonne
Qu'vn si grand heur ay rauy ma personnes
Lors ie la prens & l'embrac^e à mon ayse
Et de son gré doucement ie la baise.
Mais noz baisers receuz & presentez
Estoient confitz en mille voluptez.
O quel plaisir de recueillir & prendre
L'heureuse fleur de cest^e aleine tendre.
Qu'en respirant la bouche gracieuse
Fait de partir d'vne dame amoureuse:
Tout aussi tost de moy furent absens,
Par ce plaisir le surplus de mes sens:
Et ne doit-on en rien trouuer estrange,

Que

Des ioyeuses inuentions.

Que tant de biens ayent de moy fait change.
Or ce pendant que noz bouches vermeilles
Coniointes sont de voluptez pareilles
S'entrebaisans & confondans ensemble
Les deux espritz que le corps desassemble
Ie sens, helas, helas soudainement
Mes membres pris ie ne sçay quellemens
D'vne fureur secrete & incogneüe,
Et qui iamais ne m'estoit auenuë.
Telle fureur, ainsi comme ie croy
Sentoit aussi m'amye comme moy
Laquellz en soy tant de douce force eut
Que doucement la surprit & deceut.
Mais quellz embuchz & secrete surprise
Vous dressa l'on? pourquoy fustes vous pris?
Pensez vous bien, que i'eusse peu auoir
Assez d'esprit lors pour vous decevoir?
Si par dessus les baisers non contez
I'ay pris de vous le point dont vous doutez.
Ce n'est pas moy: car trop estois surpris,
Ce n'est pas moy, c'est amour qui l'a pris.
Pardonnez doncq' au Dieu qui les rauit
Ou à celuy que sa fureur suyuit.
Car vo^o sçavez que vous plus qu'autre chose
De ma fureur alors fustes la cause.
Ie baisois doncq' m'amye doucement,
Et el le moy, auant finablement,

G iiiii

Que

Le Tresor

Que noz deux corps alliez de tous poinctz
Furent ensemblz, à leur grand plaisir ioinctz
Si qu'en estans mes membres desireux
Vniz aux siens, se sentoient bien heureux
Les siens aussi de rencontres pareilles
S'esfouissoient & plisoient à merueilles
Que pensez vous que deuint lors mon ame?
Elle cerchoit, pour entrer en ma dame,
Quelque sentier, & tant estoit surprise,
Que long temps fut sus mes leüres assise.
De sens aucun retenuë n'e stoit
Et sa prison liberté luy prestoit:
Parquoy soudain à son plaisir alla,
Et vers ma dame & son ame vollà.

Vrays amoureux, ie dy vous, en effet,
Qui sauourez de l'amour l'heur parfait,
Vous sçauez bien, & seulz pouez sçauoir
Combien de ioyz elles peuent auoir
Car sainsi est que deux corps assemblez
Reçoyuent tant de plaisirs redoublez,
Combien prendront de ioyz & volupté
Les deux espritz coniointz en liberté?
Ie croy pour vray que les dieux & déesses
Sentent au Ciel de pareilles liesses,
Et leur Nectar & Ambroisie aussi
N'est autre cas que ce plaisir icy:
D'aucun soucy iamais ne se trister,

Mais

Des ioyeuses inuentionz.

Mais toute ioye en soymesme porter
Tout ce qui est estimer ce seul bien
Et le surplus sans celà n'estre rien:
S'esbahit on si par mortelle guerre
A feu & sang, on void parmy la terre
Se trauailler maints corps & bons espritz
Pour paruenit à si grand & hault pris
Amour adoncq', veu ce rauissement
Vsé de gracie en nous également,
Et ne voulut que nostre grand' plaisirce
Finist au iour propre de sa naissance:
Car, par amour, mon ame de la sienne
Estoit rauie, & elle de la mienne,
Sans point douter d'elles chacunz alors
Eust delaissé son inutile corps
Tost eut Amour esueillez & remis
Noz sens quasi yures & endormiz:
Car chacune ame en ce poinct rencontrée,
Il commanda en son corps faire entrée.
En son corps doncq' alors entra chacune
Qui luy sembla prison fort importune
Tant luy estoit plaisante la maniere
De l'assemblée en la fureur premiere
L'œil desiroit cestz amyable face,
L'oreillz aussi ce chant de bonne grace,
Et les naziaux ce basme souhaitoient,
Bouches & braz lvn l'autre regretoient

La

Le Thesor

La couleur blanch^e estoit noy^r a mes yeux,
Tout plaisant son me sembloit ennuyeux,
Toutes odeurs me sentoient tout^e ordure,
Tout doux, amer: la chose molle, dure.
Finablement ce que mon corps aymoit
Au parauant, & mon cuer estimoit
Fut tout auant hai & desprisé,
Comme il estoit désiré & prisé.

Qui n'eust alors enduré grand tourment
De voir perir le fruyt en vn moment
De ses labeurs? Mais qu'est ce qui pourroit
Plair à vn cuer, qui si faché seroit
Soucy, trauail, pleur, & deuil infiny.
Vous auez tout commencé & finy.
Que, par malheur, ne soit vn iour deffait,
Ainsi void on qu'il n'est heur si parfait,
Voylà la ioy & le plaisir humain:
C'est le lien, que la mortelle main:
Traine touslours le long de ceste vie
A tristes maux & douleurs asservie.

*Quelque amy se resiouit , ayant iouy de
sa dame, à l'imitation de Proper.*

par L. H. S.

Menelaüs

Des ioyeuses inuentions.



MEnelaüs n'eut oncq' autant de ioye
De son triûph \acute{e} obtenu, lors que Troye
Fut ruinée, & luy victorieux:
Oncq' Vlices ne fut si fort ioyeux
Quand Dulichi \acute{e} aperceut sa maison
Apres auoir erré longue saison:
Oncq' Ele \acute{e} tra vne ioye n'eust telle
Quand d'Orestes eut certaine nouuelle
Qu'il estoit sain, à tort l'ayant ploré
Et trop deceuë, os & cendre \acute{e} honoré,
Qu'elle cuydoit estre du corps son frere
Arriadné ne fit si bonne chere
Quand aperceut Theseus deliuré
Du Labyrint par vn filet liuré,
Et que son frer \acute{e} eut occis par prouësse:
Brief homme n'eut oncques tant de liesse,
Et ne receut tant de ioy \acute{e} & deduit,

Comme

Le Thesor

Comme i'ay fait la precedente nuit
Si i'en reçoy encores vne telle,
Lors immortel seray pour l'amour d'elle,
Làs ! quand sa gracie estois (au precedant
La teste bassé à genoux) demandant
Plus vil estoit alors qu'unz orde bouë,
Et qu'un lac sec, ou la rane ne nouë.
Mais maintenant plus ne m'est rigoureuse,
Plus ne me tient sa gloire tant fascheuse,
Et plus ne m'est commz ellz estoit si lente
Oyant mon pleur & douleur vehemente
Que pleust à Dieu, que sa condition
Au parauant, & son intention
I'eusse cogneu: car ores est baillée
La medeciné a personne bruslée
Presque du tout & conuertié en cendre
Deuant mes piedz , & ne pouois l'entendre,
Si demonstroit la voye & le sentier,
Mais mon regard n'estoit pas lors entier
Et si auois perdu lumiere toute,
Veu qu'en amours personne ne void goute
Bien i'ay cogneu, que cecy plus profite
Ne s'ennuyant d'vne longue poursuyte.
Ne faites cas, poussez fort amoureux.
Si vostre amour monstre cuer rigoureux
Telle vous fut hyer rudé & fascheuse,
Qui au iourd'huy sera vostré amoureuse:

Et ay

Des ioyeuses inuentions.

Et ay cogneu auoir bien profité
A longuement auoir solicité,
Car pour neant ceste nuit tabourdoient
Autres son huys, & en vain pretendoient
En l'apellant leur damz & leur maistresse,
Aupres du mien, en tresgrand' liesse,
A mis son chef & sa bouche vermeille,
Et à m'aymer (non autre) s'apareille.
Plus ay se suis d'vne telle victoire,
Que si i'auois vaincu le territoire
Des Partes tous, & toute leur sequelle
Ie ne veux point autre despouilles qu'elle,
Et autres Roys qu'elle point ie n'auray,
Ny chariotz autres qd' elle voudray.
Et quand à moy, ó Royne Cytherée!
Par moy sera ta colonne parée
De mains presens, de grans dons & exquis
Et en mon nom, pour tel amour conquis,
Seront ces vers ou pareilz engravez:
O maiesté, qui tout pouoir avez
Et qui donnez tout plaisir & deduit
Vn vra y amant tout du long de la nuyt
Receu d'amye en graces abondante,
A ton autel ces despouilles presente
Dedans ton templz & à toy ma lumiere
Commz à son port desirz, toute entiere
Ma nef viendra sans que soit agitée
D'vndes

Le Thesor

D'vndes & vents: mais s'elle est tourmentée,
Et qu'en la mer ellé à iamais demeure,
Et si ton cuer se mourir, de malheure,
Ou que par coulpe & mal ne fusses mienne
En delaissant l'amytié ancienne
Je veux morir, & que mon corps lon porte
En sepulturé au deuant de ta porte.

*Le 24. Edition de Theocrite auteur Grec
fait Latin par Heob. Eſſus , & depuis mis
en Françoyſ, par Lazare de Baifle ieune.*

Quand à Eunic&vn baifer gracieux
Voulois donner, d'vn regard furieux
Me regardant & se prenant à rire
Ces motz piquans ou semblables va dire
Retire toy, veux tu, eſtant vacher
Ord & vilain, de me baifer tascher?
Retiré toy: car ma petite bouche
A ces pitaux de village ne touche,
Pour la baifer tu n'es assez habile,
C'est mieux le cas de ces mignons de ville,
N'y preten plus pour neant tu y songes:
Car seulement à ma bouche par songes
Ne toucheras: voyez quel doux regard,
O quel parler ! quel visage hagard.
Quel plaisant ieu quel honesté entretien

quel

Des ioyeuses inuentions.

Quel poil folet couurant le menton tien
Quelz molz cheueux, que tu as les mains
Que ton gros bec est enleue de galles (salles)
O quel odeur fort dessouz ton pourpoint.
Fuy t'en de moy, & ne me souille point.

Ces motz finiz par troys foys tout soudain,
Crachz en son sain, comme par vn desdain,
Et son regard asseuré sur moy met,
Me contemplat des piedz iusquz au sommet
Et rechignant regardoit de trauers
Tenant ses yeux commz à demy ouuers,
Incontinent que i'ouy ces motz dire
Mon sang esmeu se prit à bouillir d'ire
Et de courroux, tant que pour la douleur
Tout le mien corps print vermeille couleur.

Lors s'en alla, me laissant vn remord
Dedans le cuer, qui me poind & me mord
D'auoir esté moqué d'une paillarde,
Combien que i'ayz une gloire gaillarde.
Gentilz pasteurs, dites moy, sans falace,
Suis- ie pas beau & plein de bonne grace?
Mais quel que Dieu a il point estrangé
Beauté de moy? m'auroit il point changé?
I'ay veu le temps que de mon corps ysoit
Une beauté, qui en moy florissoit,
Et mon menton de barbz ayant coronne
Sembloit un trouc que le licrre enuironne.

Msc

Le Thesor

Mes sourciz noirs rendoient la couleur viue
Du large front & sa blancheur naiue.
Quand à mes yeux, cest honneur me reserue,
Qu'ilz (en beauté) passoiet ceux de Minerue
Plus que caille ma bouche soueu& estoit,
Et vn doux miel de voix dehors iettoit:
Car i'ay la voix douce, soit sur la fluste,
Sur chalumeaux, cornetz, ou que i'aiuste
Par bons accordz mes flustes impareilles,
Mon chant tousiours est plaisant aux oreilles.
Outre celà, ces filles de village
Par ces hautz montz vont louât mon visage,
Et bien souuent à m'e baiser s'amusent,
Ou celles là des villes me refusent,
Sans m'escouter, pource que suis chamestre,
Menant aux châps les mienes vaches paistre
N'ayant egard que le filz Heuilé
De les mener autresfois s'est meslé,
Et que la mer& à cest auegl& archer
Folle deuint de l'amour d'un Vacher
Tant qu'avec luy par bossues montaignes
Vaches guidoit & par plaines campagnes.
N'a ell& aussi gardé dedans les boy's
Son Adonis, & plaind à haute voix
Quel homme estoit Endimion l'ancien?
N'estoit il pas aussi du mestier mien?
N'a il esté poursuyuy de la Lune

Gardant

Des ioyeuses inuentionz,

Gardant les Bœufz le long de la nuyt brune?
Du mont Olympe au liet mien est venué
Voir son amy se mettant toute nuë,
Pour à son aysé auccques luy gesir:
Et toy Cybelz as-tu pas desplaisir
Pour vn vacher, que pleures & lamentes?
Qui est celay pour lequel te tourmentes
O Iupiter n'est il pas vray qu'il meine
Vaches aux champs? Eunice seulz, hayne
Portz aux vachers: pensz elle estre plus belle
Que n'est Venus, la Lune, ne Cybele?
Puis qu'ainsi va, Cytherée Princesse,
Besoing seroit que ton amour print cesse:
Ne hante plus mont, ville, ne villette,
Micux vault dormir la nuit froide seulette.

De la langue de feu monsieur de Langey, pris de Homedens, par M. G.

Quoy que Langey soit cendre desormais
Sa languz en parlz aussi bien que iamais
Car le hault Dieu n'a point voulu permettre
Morir la langue en quoy il voulut mettre
Tant de sçauoir, l'arroufant d'eau liquides
Dedans le fleuu aux Nymphes Aonides.
Elle, dist il, à iamais ne mourra
Et pour sa guyde yn docte maistre aura.

H

Suz

Le Thesor

Sus sus, Mercur \acute{e} ores coup \acute{e} & debrise
Ta douce langu \acute{e} , vne neuue soit prise,
Pren vistement du bon Langey la langue:
Pour prononcer toute graue harangue.
Mercur \acute{e} adoncq' obeissant au Dieu
Coupe sa langu \acute{e} & met l'autr \acute{e} en son lieu:
Incontinent il parla bon Romain
Bon Espagnol, bon Fran \acute{e} oy s bon Germain.
Les dieux s'en sont esbahiz grandement,
Et n'ont cogneu Mercur \acute{e} aucunement.
Parlant ainsi : Sur ce Momus parla:
Cessez, dist il, ceste langu \acute{e} qu'il a
Fut à Langey , laquelle ne dist oncques
Vn tout seul mot de mensonges quelconques.
Mais ce larron & sub til mensonger
Ne la pourra à bien dire renger,
Tu faux, Momus, c'est Langey dist dieu lors,
Qui a saisi de Mercure le corps,
Sa douce langu \acute{e} & à bien dir \acute{e} experte,
En donne à tous la cognoissanc \acute{e} aperte.
Il fut iadis des Roys mediateur
Embaſſadeur, & conciliateur:
Mais maintenant sur tous les bien-heureux
Il recluyra & sera tout entr'eux.

D'yn Cordelier & d'aucuns soldatz,
par D. B.

VII.

Des ioyeuses inuentionz.



Vn cordelier tomba entre les mains
D'aucuns soldatz, non pas trop inhumains,
Qui luy ont dit: Frater qu'on se depesche,
Faites icy quelque beau petit presche,
Pour resouyr la compagnie toute.
Lors le cagot, qui telz propoz escoute,
Sans s'effroyer, ne les refusa point
Ains se va mettrz à prescher en ce poinct.

On ne sçauoit assez vous estimer
Messieurs dist il, & si veux affermer
Que vostrz estat innocent pur & monde
Semblz à celuy de Dieu estant au monde.
Premierement il hantoit les meschans,
Si faites vous, & les allez cherchans.
A luy venoient paillardes, publicains,
Auecques vous sont tousiours les putains?

H II II

Le Thesor

Il fut pendu auecques les larrons,
En tel estat bien tost nous vous verrons,
Aux bas enfers puis apres descendit,
Vous aurez bien vn semblable credit.
Il en reuint & aux cieux s'en vola:
Mais vous iamais ne bougerez de là,
Voylà, sans fautz, en oraison petite,
De vostrz estat la louange desrite.

Des conditions de l'amy moderne.

Ie ne veux point de trop volagz amye,
Et ne la veux aussi trop endormye.
L'vnz a tousiours nouueaux amys en muë,
Et l'autrz point assez ne se remuë,
La Dame qui honestz amy refuse,
Non point l'amy: mais elle mesmz abuse,
Tellz est souuent fascheusz & rencherie,
Qui sans pourchias se verra bien marrie
La loyauté à dirz est bien iolye,
Mais de l'auoir c'est vne grand' folie.
Soit que plaisir on prenng ou qu'on labeure,
Qui plus en prend & plus luy en demeure.

Il n'est pas dit pour auoir vne femme,
Qu'on soit exempt de l'amoureuse flamme,
Et n'est raison pour vn mary qui tance,
Que d'vn amy on perde l'acointance:
Amy coqu veux-tu que ie te die,

Ne fais

Des ioyeuses inuentions.

Ne fais entendr ζ à nul ta maladie:
Car si ta femme vn coup est descouverte,
Elle voudra le fair ζ à port ζ ouverte.
Estre coqu n'est point mauuaise chose,
Si autre cas on ne luy presupose:
Mais il n'est rien si saint & sans offense,
Qui ne soit mal , si mal estr ζ on le pense,
Malheureux est qui malheureux cuyd ζ estre,
Et seul heureux qui son heur veut cognoistre
Que sert d'auoir femme bell ζ & polye,
A qui s'en fasch ζ & s'en melancolie?
Et dequoy nuist la laid ζ & mal aprise
A qui la tient pour bell ζ & bien exquise.
L'opinion mis ζ hors de l'entente
Toute chose est de soy indiferente.

Ne metz d \ddot{o} cq' rien de ta femm ζ en ta teste
Ou ne t'en tiens, pour elle, moins honnest ζ ,
Ou si tu veux coqu estr ζ vne tache
Garde toy bien, au moins qu'on ne le sçache
Le remed ζ est à qui les cornes porte
D'en attacher ailleurs de mesme sorte.

Chanson sous le nom de Daphnis.
de G. & de L.

Daphnis à la chasse s'en va
Ainsi comm ζ il auoit d'usage,
H iii Le cerf

Le Thesor

Le cerf tout eschaufé trouua.
Qui le naüra droit au visage,
Dont le cler sang se respandit
Par l'ouuerture de l'atainte,
Qui la terre fiere rendit
De se voir si noblement tainte.

Là vindrent trois Nymphes des boyas
Sçachant ces durs nouueaux alarmes,
Adoncq' la plus belle des troys,
En son sang a meslé ses larmes,
Disant : Animal hazardeux,
Trop subtile fut ton audace.
D'en auoir d'vn coup blecé deus,
Moy au cuer, & luy en la face.

Ses compagnes ploroient aussi
Pour ceste fortune tant dure:
Mais l'autrꝝ auoit plus desoucy:
Car qui plus ayme plus endure,
Et Daphnis de tel cuer portoit
Ses maux & ses desconuenues,
Que celles il reconfortoit,
Qui le conforter sont venuës,

Puys pour estaindre sa douleur
Les Driades & Nereïdes
Cucillirent herbes de valleur
Au beau iardin des Hesperides,
Nymphes n'ayez cuer estonné

De fa

Des ioyeuses inuentions.

De sa guerison soyez seures:
Car il a receu & donné
Mantesfois plus grandes bleceures.

Balade ou non de C. Marot contre Sagon.

Ievy n'aguerg vn des plus beaux combatz
Qu'il est possibl, & vault bié qu'o le sçache
Vn Millan vit yn chat dormant en bas,
Si fond sur luy, & du poil luy arrache:
Le chat s'esueill & au Milan s'atache
Si viuement & l'estraint si tres fort,
Que le Milan faisant tout son effort
De s'en voler se tint pres à la prise
Lors me souuint d'un qui a fait le fort
Qui sa force a par son dommage aprise.

Ielaisse aux grans parler de grans debatz
Ie sçay tresbien ou mon soulier me marche,
Et ne veux point que souz mon stile bas
Il soit pensé que de riens de grand ie cache.
Ce que i'entens n'est finon qu'il me fache,
Qu'en ce temps cy ou nous auons renfort
D'un vif esprit, qui donne iefconfort
Aux bonnes artz, que le commun desprise
Un sor buzard le molest à grand tort
Qui sa force a par son dommag& aprise,

H. iiiii Pour

Le Thesor

Pour ce coup cy son nom n'escriray pas
Ce m'est assez qu'on l'entende à sa tache:
Mais s'en auant il fait iamais vn pas
Qu'il ne s'estonn^g apres si on luy lasche
Deux mile traits dōt le moindre & plus lasche
(De Lycambes taint au sang noir & ord)
L'ira querir iusques dedans son fort:
Pourtant qu'il prenne auis sur l'entreprise,
Du sol Milan volant pour chat qui dort.
Qui sa force a par son dommage aprise.
Prince^s vn bo^c cuer guere ne poing ny mord
Mais les poignans hayt iusques à la mort
Et l'enuieux , s'il peult nuist en surprise .
Dont cest^s enuie à la fin le remord,
Qui sa force à par son dommage aprise.

De la cruaut^e de s'amye.



De voir

Des ioyeuses inuentions.

D'E voir ma fin i'ay cent foys eu enuie
N'en pouuant voir à vostre cruaute,
Mais ie souhaitz à estre tant en vie
Que voir ie puisse à fin vostre beaute,
O quel plaisir aura ma loyauté
D'estre vengé & de voir ce beau taint
Gris & flestri & ce cler oeil estaint,
Voir en argent changer l'or des cheueux,
Mais, las, ie suis si viuement ataint
Que voir ce temps ie n'espere & ne veux.

D'un anneau de cristal recens da sa maistresse.

L'anneau qu'amour pour moy d'ellz impetra
Plus cher ie tiens que s'il auoit esté
A Euridic ou à Cleopatra
Ne que l'honneur d'un Empire aquesté:
Car seul il a le long cours arresté
De mes trauaux, mais si crains-ie pourtant
Qu'il ne se rompt au doigt, en le portant
Car c'est Cristal, & si l'ay iours & nuitz,
Helas les biens qu'amour va aportant
Sont tous de verre & de fer les ennuis.

Rondeau de l'amant ionissant. par P. R.

Comme

Le Thesor

Comm^z vn cheual se pollit à l'estrille,
Et comm^z on void vn haran sur la grille
Se reuenir & vn chapon en muë,
Aussi i'engress^z & ma couleur se muë
Quand ma mignonage auecques moy babille
Et s'il auient qu'elle se desabille,
Monstrant vn sein aussi rond qu'une bille,
I'ay vn poulain qui se dress^z & remue
Comm^z vn cheual.

Il luy hannit, ie la prens & la pille
En luy monstrant aussi droit qu'une quille
Le museau gros comm^z vn bout de massue.
Le cuer m'en bat & le front luy en suë
Puys quand c'est fait, au foit, au trot ie drille
Comm^z vn cheual.

De Marguerite.



En

Desioyeuses iuentions.

En auoir tant & d'vn seul estre prise
Qui de sa gracie, est en autre lieu pris,
Voyez vn peu qu'ellz est mon entreprise
Dont i'ay la peine & les autres le pris,
Mocquez vous en ia n'en serez repris
Vous qui scauez combien Amour se prise
Et aprenez mieux que ie n'ay apris:
Car ie me voy, sans rien prendre, surprise.

De la mort du passereau d'une Damoyselle, à l'imitation de celuy de Catulle de sa Lesbia
par S. R.

Pleurez ioyeuses amourettes,
Pleur ez caresses ioliettes,
Pleurez tous hommes de plaisir,
Puis que mort à ozé saisir
Le Moyneau de ma Damoyselle,
Qui fut tout le passetemps d'elle,
Ie dy le Moyneau qu'ellz aymoit,
Et plus que soymesme estimoit.
Car il estoit doux & ioyeux,
Et si le cognoissoit trop mieux,
Que la fille ne fait sa mere.
Il estoit de telle maniere,
Que iamais il ne se bongeoit
De son giron ou il logeoit:

Mais

Le Thesor

Mais volletant à l'enuiron
De la bellz & de son giron,
Il alloit pipiant sans cesse
Apres sa treschere maistresse.
Mais apres sa mort inhumaine
Maintenant va & se pourmaine
Par celle tenebreuse voye,
Dont iamais nul on ne r'enuoye.
Maudites soyez vous tenebres
Des enfers tristes & funebres,
Qui par trop grande cruaute
Rauissez toute grand' beaute,
Osté m'auez le gay Moyneau,
Qui sur tous autres estoit beau.
O le grand tort que m'auez fait!
D'auoir pris oyseau si parfait,
Et rauy en si peu de temps
De m'amye le passetemps,
Dont ellz a taint, par grand' douleur,
Ses clers yeux de rouge couleur.

D'un amant desesperé. par A. Vig.

Souz vn espoir de paruenir
I'ay iusqu'icy beaucoup souffert
Mais plus ne veux ce train tenir
Puis qu'un seul bien ne m'est offert:
Je laisse doncq' comme il dessert,

Amour

Des ioyeuses inuentions.

Amour auccq' ses artz subtilz
Et veux par tout dire en appert,
Fy de Venus & de son filz.

D'yne qui ne vouloit qu'on appellaist son marty
Maistre par I. L. C,



VN iour i'escriviz vne lettre
A monsieur, ou pour commençer
Il m'auint de l'appeller maistre,
Mais c'estoit sans mal y penser,
Sa femme, qui aymez à tencer,
Dit que ce mot icy la blesse
Et m'escrit que ce nom ie laisse
Et que ie n'estois qu'un menteur,
Ha dis- ie lors, ie le confesse,
Car il n'est que le seruiteur.

Elegie

Le Thesor

Elegie sur le trespass de feu monsieur Charles de Valoys duc d'Orleans.

Le tiers des troys, o piteuse nouuelle:
Le tiers des trois icy gist estendu
Le tiers des trois, o mort par trop cruelle,
Mais qui eit il? assez l'as entendu
Peuple Françoys, c'est le tiers filz de France,
De ton repos la totale esperance,
Làs quel regret perdre ainsi deuant terme
Un Prince tel en sa ieunesse ferme,
Ses faix hautains bien dénoiét à cognoistre
Qu'en ses bas lieux il deuoit bien peu estre
Car de fortunę & la rage & l'ennie
Telz demy-dieux guerres ne laissę en vie
Il est donc mort ce Prince tant bieu né
Fleuron Royal de vertu tant orné
Tant renommé pour ses perfections
Tant estimé de toutes nations
Que sans la mort qui là fait deceder
Au vol de l'Aygle on l'eust veu succeder
Sa grand' vertu eust tel heur merité
Aussi (sans mort) il y eust herité:
Mais il a mieux si on vient au partage:
Car avec Dien il a son heritage
Hors de Fortunę hors de peinę & soucy
Ses bonnes meurs nous le font faire ainsi.

Imitation

Des ioyeuses inventions.

*Imitation d'un Epigramme de Thomas
Merus par Marc Antoine de Muret.*

Quelqu'vn, voulant plasanter vn petit,
Disoit vn iour à vne non sotarde,
De vous baisser i'auroys grand appetit
Mais vostre nez, qui est si long, m'en garde:
La dame alors viuement le regarde:
Puys dist, Monsieur, pour si peu ne tenez,
Car si celà seulement vous retarde,
I'ay bien pour vous vn visage sans nez.

Reueste d'un baiser par

L. I. G.

Si de toy ie n'ay allegiance
En bref conuiendra que ie meure
Car Amour, qui me fait greuance
Pour mon mal acroistre labeure
Helas ie ne suis iour ny heure
Sans endurer trop grand malaise
Et n'est qui ma douleur apaise
Que de ta grace la liqueur,
Doncq' en pitié, que ie te baise
Pour allegier mon triste cucur.

D'un lequel se voulant pen le trouua

vn tresor

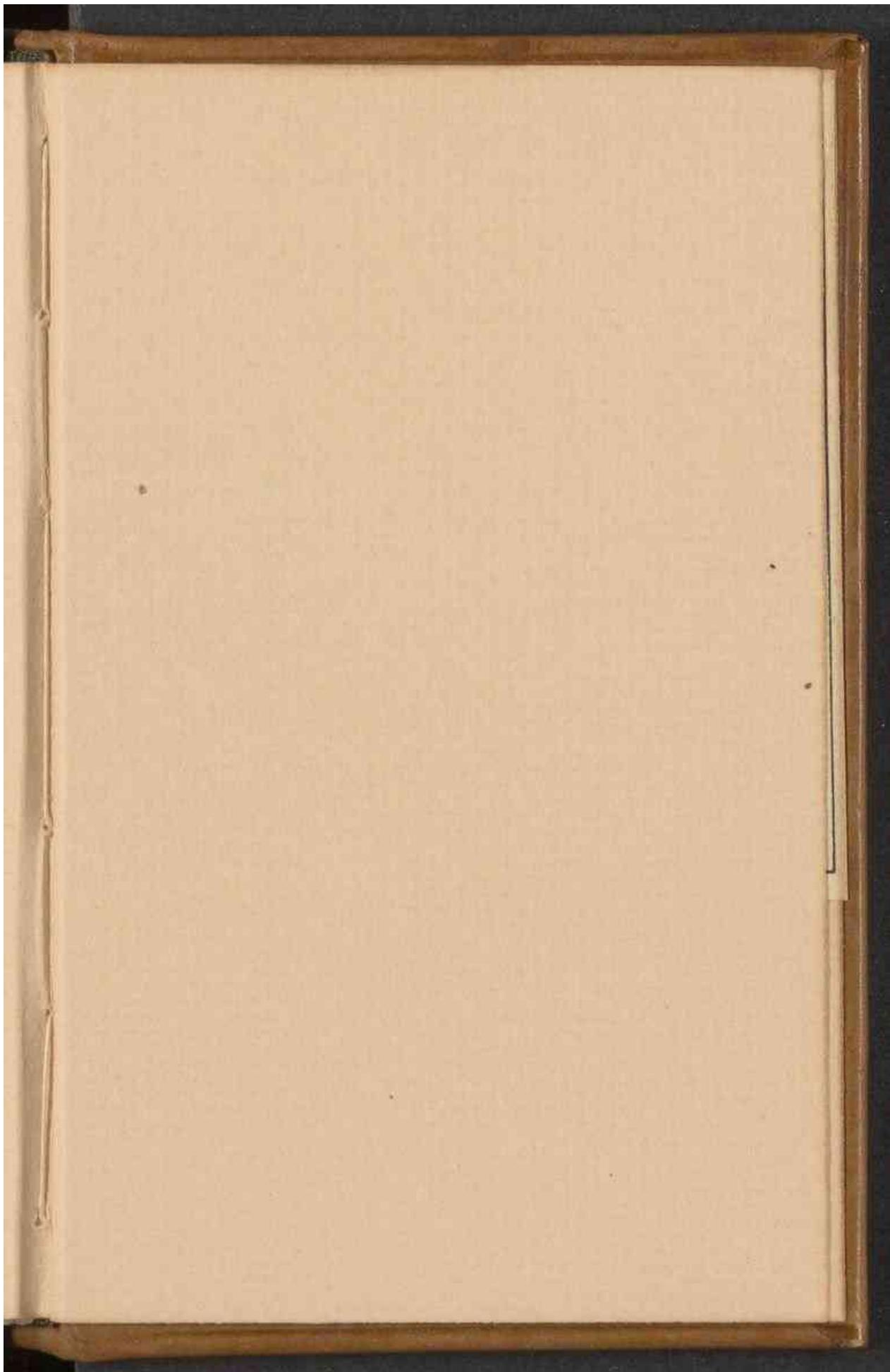
Le Thesor
vn tresor par N. B.

Ian se voyant trop pauur & malheureux
Par desespoir d'vn licol s'alloit pendre
Mais se liant du licol doloreux
Veit vn tresor, dont ioyeux va descendre,
Et a l'instant ne douta de le prendre
Laissant pour l'or son licol ou cheuestre,
Tantost apres arriua la le maistre
Lequel voyant son grand tresor perdu
Print le licol & se mist en tel estre
Qu'au lendemain on le trouua pendu.

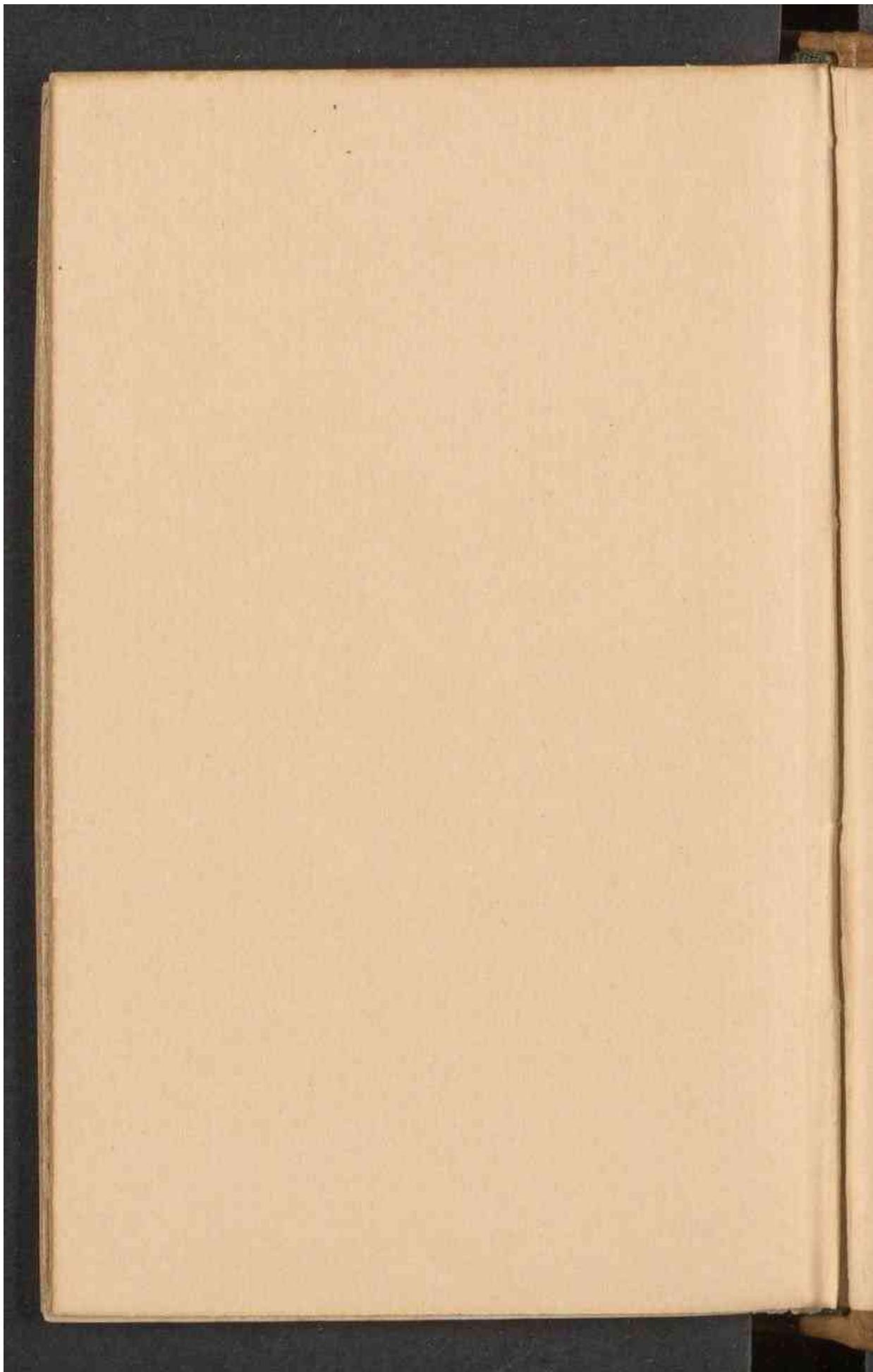
Dixain des Trouseaux de Robin.

Vn iour Tassin au gosier sec
Maria sa grand' Fille Bine,
Mais aux Trouseaux, eust du rebec:
De Bled, s'en falloit vne Myne,
Parquoy Robin, faisant la minc,
Voulut renvoyer la fillette:
Lors dist tout hault la Pucelette
N'estriuez pour le pain Robin,
Ie ne veux qu'une crutellette
Pour boire trois Pintes de vin.

Fin.



Harvard University - Houghton Library / Le thesor[!] des ioyevses inventions du paragon de poesie, compose par plusieurs & excellens poetes de ce regne. Redige et avgmente de nouveau de plusieurs dixains, huitains, quatrains, & troiletz. A Paris. Par Estienne Grouleau, demeurant en la rue Neuue nostre Dame a l'enseigne saint Iean Baptiste. 1554. FC5.A100.554t. Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.



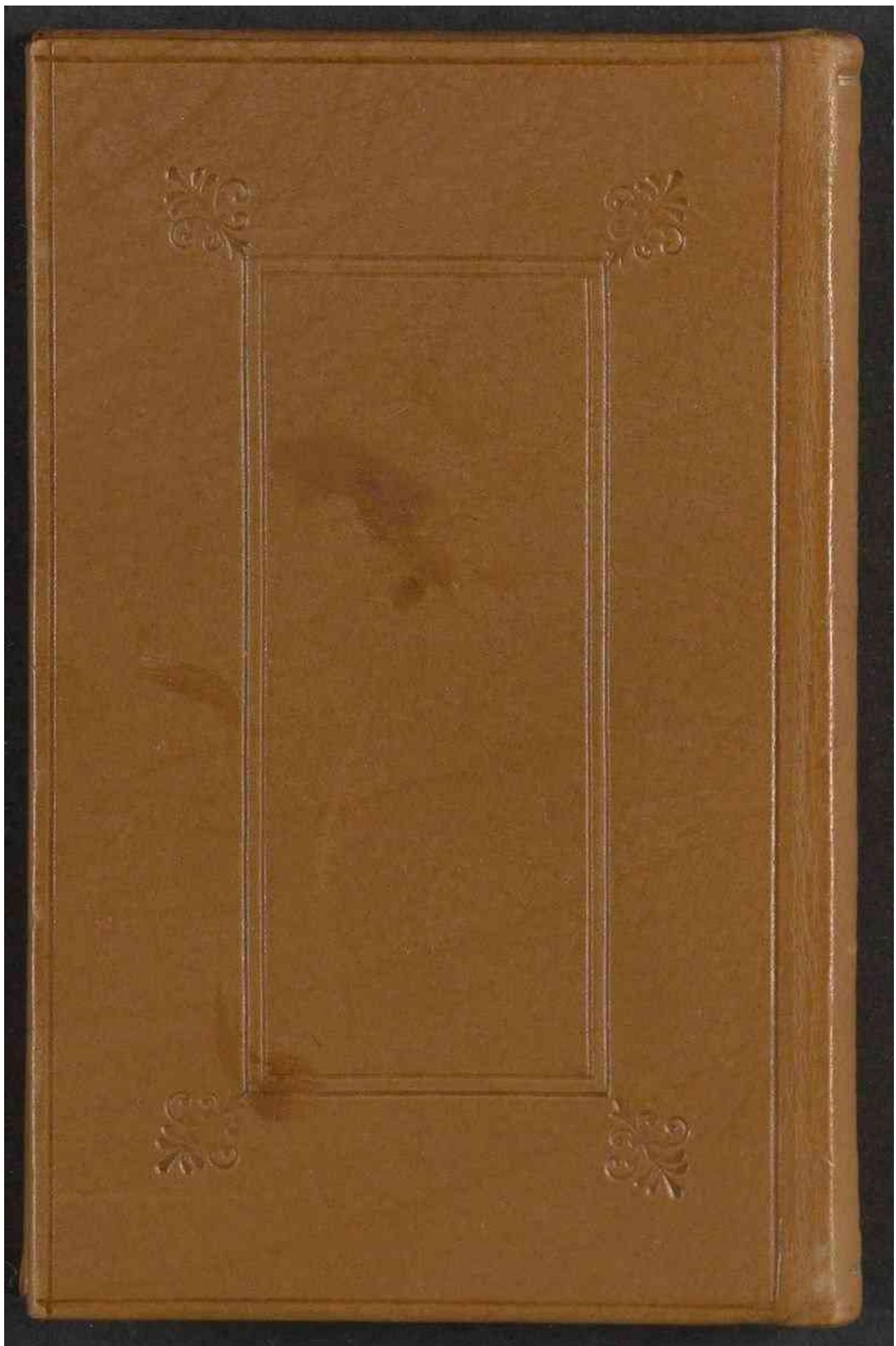
Harvard University - Houghton Library / Le thesor[!] des ioyeuses inventions dv paragon de poesie, compose par plusieurs & excellens poetes de ce regne. Redige et avgmente de nouveau de plusieurs dixains, huidains, quatrains, & troiletz. A Paris. Par Estienne Groullet, demeurant en la rue Neuue nostre Dame a l'enseigne saint Iean Baptiste. 1554. FC5.A100.554t. Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.

*FC5.A100.554t

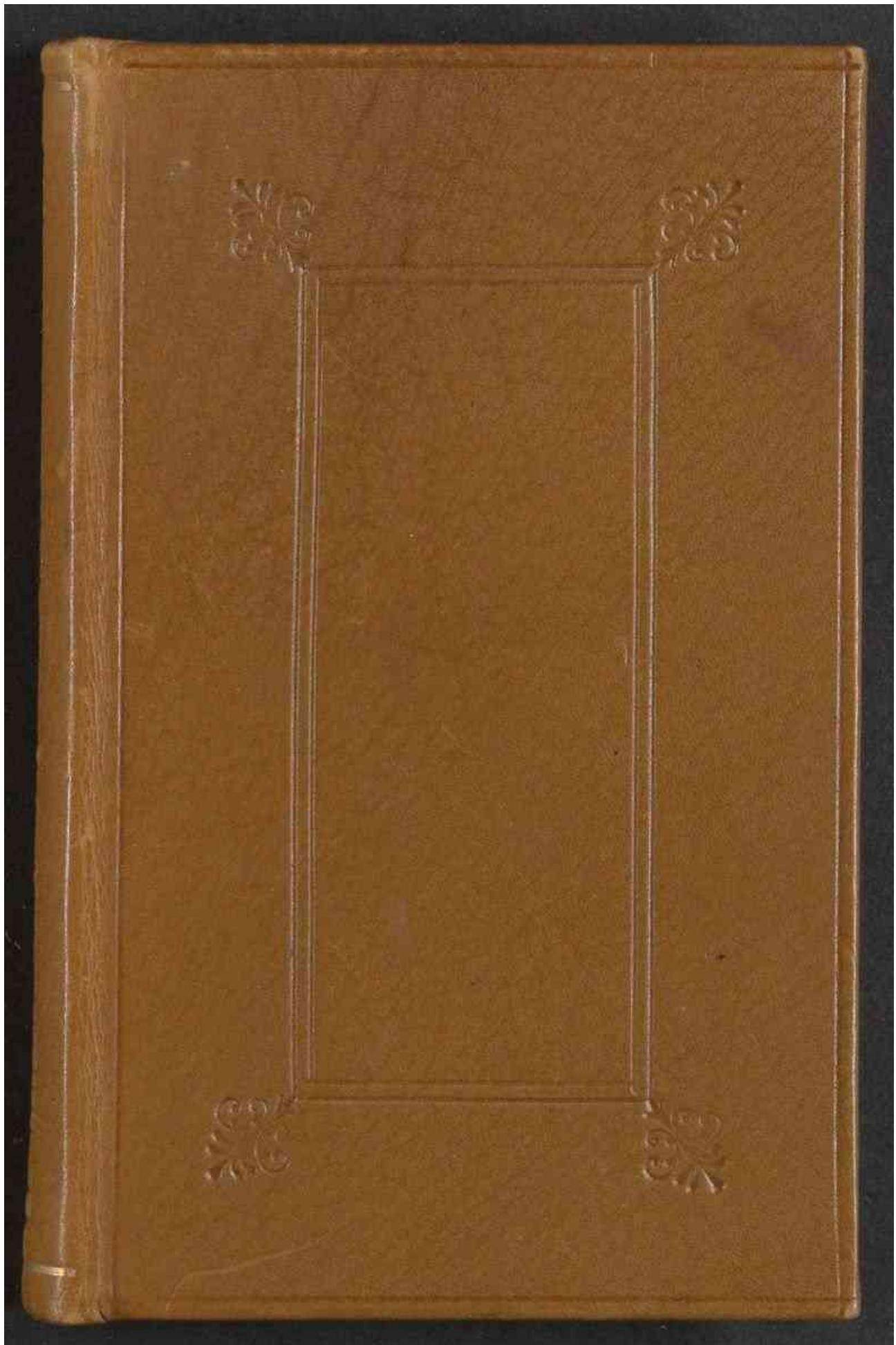
THE HOUGHTON LIBRARY

*45-828

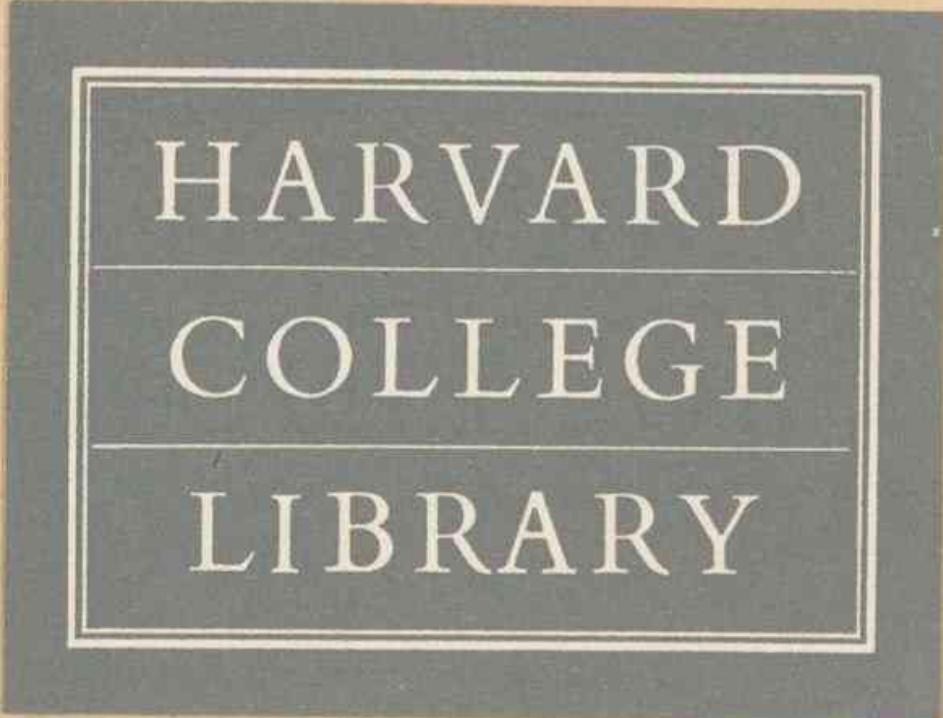
Harvard University - Houghton Library / Le thesor[!] des ioyeuses inventions dv paragon de poesie, compose par plusieurs & excellens poetes de ce regne. Redige et avgmente de nouveau de plusieurs dixains, huidains, quatrains, & troiletz. A Paris. Par Estienne Groulneau, demeurant en la rue Neuue nostre Dame a l'enseigne saint Iean Baptiste. 1554. FC5.A100.554t. Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.



Harvard University - Houghton Library / Le thesor[!] des ioyevses inventions du paragon de poesie, compose par plusieurs & excellens poetes de ce regne. Redige et avgmente de nouveau de plusieurs dixains, huitains, quatrains, & troletz. A Paris. Par Estienne Groulletau, demeurant en la rue Neuue nostre Dame a l'enseigne saint Iean Baptiste. 1554. FC5.A100.554t. Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.



Harvard University - Houghton Library / Le thesor[!] des ioyevses inventions du paragon de poesie, compose par plusieurs & excellens poetes de ce regne. Redige et avgmente de nouveau de plusieurs dixains, huitains, quatrains, & troletz. A Paris. Par Estienne Groulneau, demeurant en la rue Neuue nostre Dame a l'enseigne saint Iean Baptiste. 1554. FC5.A100.554t. Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Harvard University - Houghton Library / Le thesor[!] des ioyeuses inventions du paragon de poesie, compose par plusieurs & excellens poetes de ce regne. Redige et avgmente de nouveau de plusieurs dixains, huitains, quatrains, & troiletz. A Paris. Par Estienne Groullet, demeurant en la rue Neuue nostre Dame a l'enseigne saint Iean Baptiste. 1554. FC5.A100.554t. Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.